

ANTHOLOGIE

DE QUELQUES
CONTEURS
BRÉSILIENS

ÉTABLIE PAR L'ACADÉMIE BRÉSILIENNE DES LETTRES

EDITIONS DU
SAGITTAIRE
ANCIENNES EDITIONS KRA
56, RUE RODIER PARIS IX^e

6 / 11
C / 93

1916

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
25 EXEMPLAIRES SUR ALFAX NAVARRE
DONT 10 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS
DE I A X ET 15 EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS DE 1 A 15.

AAA

940.13-19

A 628

Tous droits de traduction, adaptations, réservés pour tous pays,
y compris la Suède et la Norvège.

Copyright by Editions du Sagittaire. 1938.

PREFACE

Les nécessités de l'Édition française nous ont forcés à limiter, parfois arbitrairement, le nombre des auteurs brésiliens que nous aurions voulu présenter au public de ce pays. Nous aurions, en effet, été à l'encontre de notre but : la diffusion de la littérature brésilienne, — en faisant éditer un livre dont le prix trop élevé en aurait limité la vente. Nous espérons cependant combler les lacunes de cette Anthologie, si la faveur du public français nous accueille, dans un second volume qui paraîtra bientôt.

Nous croyons inutile, dans cette courte préface de tracer un panorama brésilien qui serait trop long. Par ailleurs, nos lettres ont toujours suivi pas à pas les lettres françaises, qui sont à la base même de notre culture. Nous avons eu ainsi une époque romantique, une époque naturaliste, une époque réaliste, comme nous avons des cubistes, des dadaïstes, des surréalistes, etc...

A part la poésie régionale et l'école indianiste qui a pris pour thème de ses sujets les légendes des Indiens autochtones et cela d'une manière très artificielle, nos lettres ne se sont pas écartées de l'évolution littéraire européenne.

Grâce aux académiciens, MM. Celso Vieira et Mucio Leão, que l'Académie a judicieusement chargés de composer ce volume en faisant un choix parmi les œuvres de ses membres, grâce à la traduction de M. Luiz Annibal Falcão qui a cherché à adapter chaque texte plutôt qu'à

le traduire, et grâce aussi à M. Manoel Gahisto qui s'est particulièrement intéressé au texte de Page relue, les lecteurs français pourront prendre un premier contact avec des auteurs dont l'œuvre, nous l'espérons, ne les décevra pas.

Claudio de SOUZA,
*Président de l'Académie Brésilienne
des Lettres et du P. E. N. Club du
Brésil.*

NOTA. — *L'Académie Brésilienne des Lettres, exactement calquée sur l'Académie Française, a été fondée il y a environ quarante ans. L'immeuble où elle siège lui a été offert par le Gouvernement français.*

MACHADO DE ASSIS

UN APOLOGUE

Il était une fois une aiguille, qui dit au fil :

— Pourquoi prends-tu cet air, si satisfait de toi-même, tout enroulé, pour faire croire que tu vaux quelque chose en ce monde ?

— Laissez-moi, Madame.

— Que je te laisse ? Que je te laisse, pourquoi ? Parce que je te dis que tu as l'air insupportable ? Je répète que cela est, et je le dirai chaque fois que ça me passera par la tête !

— Quelle tête, Madame ? Vous n'êtes pas une épingle, vous êtes une aiguille. Une aiguille n'a pas de tête. Que vous importe l'air que j'ai ? Chacun a l'air que Dieu lui a donné. Occupez-vous de votre vie et laissez en paix celle des autres.

— Tu es bien orgueilleux.

— Bien sûr !

— Mais pourquoi ?

— Elle est bonne ! Parce que je couds. Les vêtements et les garnitures de notre maîtresse, qui est-ce qui les coud, si ce n'est moi ?

— Toi, par exemple ! C'est toi qui les couds ? Tu ignores que c'est moi qui les couds, moi seule ?

— Tu perces l'étoffe, rien de plus : c'est moi qui couds,

j'attache un morceau à un autre, je donne de l'allure aux volants...

— Oui, mais qu'est-ce que ça vaut ? Moi, je perce le tissu, je vais de l'avant, en te tirant, toi qui me suis, obéissant à ce que je fais et à ce que j'ordonne...

— Les laquais aussi marchent devant l'empereur.

— C'est toi l'empereur ?

— Je ne dis pas cela. Mais ce qui est vrai, c'est que tu as un rôle subalterne en allant de la sorte en avant ; tu montres seulement le chemin, tu fais un travail obscur et infime. Moi, j'attache, je lie, j'assemble...

Ils en étaient là, lorsque la couturière arriva chez la baronne. Je ne sais pas si j'ai dit que ceci se passait chez une baronne, qui avait une couturière à gages pour ne pas avoir à en chercher en ville. La couturière arriva, prit l'étoffe, prit l'aiguille, prit le fil, enfila l'aiguille d'une aiguillée de fil et commença à coudre. L'une et l'autre avançaient orgueilleusement dans l'étoffe, qui était de la meilleure soie, entre les doigts de la couturière, agiles comme les lévriers de Diane, — pour donner à ceci une teinte poétique.

Et l'aiguille disait :

— Alors, Monsieur le fil, tu t'obstines encore dans ce que tu disais tout à l'heure ? Ne remarques-tu pas que cette couturière distinguée ne s'occupe que de moi ; c'est moi qui suis entre ses doigts, unie à eux, perçant dessus, dessous...

Le fil ne répondait rien ; il avançait. Le trou ouvert par l'aiguille était aussitôt rempli par lui, silencieux et actif, comme quelqu'un qui sait ce qu'il fait et n'est pas disposé à entendre des sornettes. L'aiguille, voyant qu'on ne lui répondait pas, se tut à son tour et poursuivit son chemin. Et tout était silencieux dans ce petit salon de couture ; on n'entendait plus que le plic-plic-plic de l'aiguille dans l'étoffe. Le jour s'achevant, la couturière plia son ouvrage jusqu'au jour suivant ; elle continua de la sorte jusqu'au quatrième jour, où elle acheva son travail, et attendit le bal.

Le soir du bal arriva et la baronne s'habilla. La couturière, qui l'aidait à se vêtir, portait l'aiguille piquée à

son corsage, pour faire au besoin un point. Et cependant qu'elle composait la robe de la belle dame et tirait d'un côté ou d'un autre, relevait de-ci, de-là, lissant, boutonnant, agrafant, le fil, pour se moquer de l'aiguille, lui demanda :

— Eh bien ! maintenant dis-moi, qui est-ce qui va au bal, sur le corps de la baronne, faisant partie de la robe et de l'élégance ? Qui est-ce qui va danser avec des ministres, des diplomates, pendant que toi, tu retournes dans la boîte à ouvrage de la couturière, avant d'aller dans celle des domestiques ? Allons, dis-le...

Il paraît que l'aiguille ne répondit pas, mais une épingle à grosse tête et de non moindre expérience, murmura, s'adressant à la pauvre aiguille :

— Ça t'apprendra, sotté. Tu t'es fatiguée à lui ouvrir un chemin et c'est lui qui maintenant va jouir de la vie pendant que tu resteras dans la petite boîte à ouvrage. A l'avenir, fais comme moi, qui n'ouvre jamais le chemin pour personne. Où l'on me pique, je reste.

J'ai raconté cela à un professeur de mélancolie, qui me dit, en hochant la tête :

— Moi aussi, j'ai souvent servi d'aiguille à bien du fil ordinaire...

(Extrait du livre : *Diverses Histoires*).

ALUISIO AZEVEDO

HEREDITE

Les sourcils froncés, le visage fermé et mauvais, il travaillait à sa table d'un air sombre, gêné par le bruit des deux voix : une voix d'homme et une voix de femme, — qui s'affrontaient dans la pièce voisine, dans un *crescendo* de dispute habituelle.

— Diable ! bougonna-t-il en se grattant la tête. Les voilà encore à se chamailler ! Ils ne me laissent rien faire !...

Le bruit s'accrut. Les injures les plus fortes se croisèrent ; on entendait des coups de poing et des coups de pieds sur des meubles.

— Quel enfer !

Et le jeune homme jeta sa plume et courut à la porte de la pièce, criant sans retenue :

— Alors, mon père ! N'est-ce pas bientôt fini ?

— Tu ne vois donc pas que c'est ta mère qui me provoque ? hurla l'autre, étouffant de rage. Viens seulement écouter ce qu'elle me dit, cette peste !

— Voyons, sois raisonnable !...

— Fainéant !

— Tu l'entends ?

— Ne fais pas attention...

— Spéculateur !

— C'en est trop !

— Laisse-la donc...

— Ivrogne ! Lâche !

— Lâche ? Attends un peu, je vais te donner un échantillon de ma lâcheté, vipère !

Et l'homme se rua, en furie, les mains prêtes à enfermer la femme dans ses serres. Mais le fils, d'un bond, l'arrêta dans sa course et l'appréhenda énergiquement, le poussant vers la pièce où il travaillait et barrant la porte de son corps.

— Laisse-moi ou tu t'en repentiras ! cria le père, en le menaçant de son poing serré.

— Calme-toi ! Tu as tout de même l'âge d'être raisonnable, sacredieu !

— Tais-toi ! Fais attention, car je suis encore homme à vous réduire en bouillie tous les deux !

Le fils ne parut pas se soucier de cette menace ; il ferma brusquement la porte et dit d'un ton sec :

— Tu es encore dans un de tes mauvais jours, et moi, il faut que je travaille, comprends-tu ? Il vaut mieux que tu ailles prendre l'air. Va faire un tour sur la route. La lune est levée et les chemins sont secs jusqu'à la gare...

— Non ! Personne, dans cette maison, n'a le droit de me mettre dehors !

— C'est entendu, mais il vaut mieux que tu t'éloignes. Tout compte fait, je suis ton fils et il m'en coûte d'être forcé de te manquer de respect pour défendre ma mère.

— Il est temps d'avoir des scrupules...

— Ne discute plus ! Je n'y suis pas disposé et j'ai beaucoup à faire.

— Tu n'avais qu'à ne pas me provoquer, qu'à ne pas te fourrer où tu n'avais que faire !

— Mais je ne t'ai pas provoqué du tout ! Je ne suis intervenu dans ta dispute avec ma mère que pour ne pas te laisser la battre. Ce ne serait pas la première fois. Je sais jusqu'où peut aller ton mauvais caractère.

— Mon mauvais caractère ! Est-ce que tu peux en parler, toi ?... Ne m'as-tu pas, par hasard, donné les plus belles preuves de ta brutalité et de ton insolence ? Tu as toujours été brutal. Encore tout petit, dans un accès de rage, une fois que je voulais t'obliger à nager avec

moi dans l'étang, tu m'as mordu au bras comme un chien ! J'en conserve encore la marque de tes dents. Tiens, regarde !

Et en même temps, l'homme releva sa manche jusqu'au biceps du bras gauche et le tendit, raide et nu, sous les yeux de son fils.

Celui-ci baissa la tête tristement sans défroncer les sourcils.

— C'est vrai, dit-il, je suis pareil aux miens. Je te jure, en tout cas, que je regrette toujours mes violences, aussitôt après. Et si je n'étais pas intervenu tout à l'heure dans ta dispute avec ma mère, tu l'aurais sûrement battue.

— Est-ce que ça te regarde ? Avant qu'elle ne soit ta mère, elle était ma femme. Tu lui dois le respect, mais moi aussi j'ai le droit d'être respecté par elle !

— Bien, bien ! C'est fini. Va faire un tour ; va, ça te fera du bien...

— Non, ce n'est pas fini comme ça. Tu as voulu prendre la discussion à ton compte, eh bien ! supporte-la ! S'il n'en était pas ainsi, je n'aurais pas besoin d'être ici à échanger des mots avec toi ; tu sais bien que je peux parfaitement me passer d'entendre ta voix.

— Mais, à la fin, où veux-tu en venir ?

— Je veux me soulager de mon ressentiment envers ta mère et envers toi.

Le jeune homme hocha la tête avec impatience, et il souffla avec force tout l'air de ses poumons, en fronçant les sourcils davantage.

L'autre poursuivit, haletant :

— Elle, à tes yeux, peut être tout ce que tu voudras ; mais pour moi, elle est et a toujours été un démon ! Une vraie furie ! Un serpent venimeux !

— Je te rappelle une fois de plus que ta femme est ma mère !

— Je le sais, et c'est justement pour ça que tu ne la connais pas. Tu ne peux pas voir la vraie créature qui existe en elle ! Toutes les femmes sont, pour leurs enfants, des anges impeccables ; mais si cette diablesse te disait seulement une partie de ce qu'elle me répète à chaque

instant, dans sa rancœur et sa méchanceté, tu aurais la tête en feu comme la mienne en ce moment-ci !

— Assez ! Je ne veux pas le savoir...

— Il faut que tu le saches ! Je n'accepte pas d'impositions !

— Je te prie de te taire ou bien de te retirer...

— Tu me pries ? De quel droit ? Crois-tu que je vais me plier à tes désirs ? Il n'y a que les demandes des amis qu'on prend en considération ; mais, toi, tu n'as jamais été mon ami !

— Si je ne l'ai pas été, ce n'est pas ma faute. L'amour filial est toujours la conséquence de l'amour paternel. Il ne naît jamais avec l'enfant, il faut le créer. Je sais que j'aime ma mère.

— Telle mère, tel fils ! Elle dit qu'elle me déteste, qu'elle ne m'a jamais aimé.

— Et toi ? M'as-tu jamais aimé ? Cependant, ton amour de père aurait dû naître avec moi, qui suis ton fils. J'avais le droit, en entrant dans la vie, d'y trouver déjà ton amour, m'attendant, aux côtés des gémissements de ma mère ; mais seul l'amour maternel m'a accueilli, lui seul a veillé sur mon berceau. Les caresses d'un père, je ne me souviens pas d'en avoir reçues à l'âge où l'amour se forme dans le cœur des enfants. Je suis sorti des bras mercenaires d'une nourrice pour l'exil vénal d'un internat de second ordre, où, bien rarement tu allais me visiter. Dans ce temps-là, je l'avoue, je me rappelais moins tes traits que ceux d'autres pères, qui y allaient souvent voir leurs fils plus heureux que moi ; je ne sais même pas, franchement, comment je ne t'ai pas oublié tout à fait. De l'internat, je suis sorti directement pour travailler dans un pays étranger, où tes lettres ont été aussi rares que tes visites au collège. Je reviens dans mon pays, j'entre à nouveau dans cette maison, j'y suis froidement accueilli par toi et, peu après, tu me donne l'ordre d'épouser une jeune fille que je connaissais à peine. Je refuse ; tu insistes. Je résiste de pied ferme ; tu m'opposes avec insistance une quantité de raisons d'argent, qui ne parviennent pas à me faire changer de résolution ; et alors tu me menaces, comme si j'étais un enfant ou un

imbécile, et tu me jettes à la tête toutes les brutalités qui te viennent aux lèvres. Pour la première fois, j'apprends à connaître quel homme est mon père : Je commence à le détester et, une fois pour toutes, je perds tout respect envers lui : je l'insulte ! A partir de ce malheureux moment, toute ton indifférence à mon égard se transforme en haine, haine légitime et mortelle ! Et, jusqu'à présent, malgré tous mes efforts pour être un bon fils pour ma mère, tu ne cherches plus à déguiser la profonde aversion que je t'inspire. Tout cela n'est-il pas vrai ?

— Si ! Je te hais, parce que ta conduite envers moi, en refusant d'accepter la femme dont la dot serait venue sauver ta famille de la gêne, a été indigne et cruelle, étant données la franchise avec laquelle je t'ai parlé et les supplications que je t'ai faites !

— Indigne ?

— Pis encore : dégradante, car ça été une extorsion, un vol !

— Oh !

— Oui, un vol ! Je puis le prouver.

— Mais non. Il n'y a aucune raison qui puisse justifier un tel sacrifice, il n'y a pas d'homme de bon sens qui accepte de se marier à cause des besoins d'argent de son père !

— Ah !... Eh bien ! j'ai été un de ceux-là, moi ! Comme toi, je suis sorti du collège pour apprendre à gagner ma vie loin de mon pays ; en revenant à la maison, mon père m'a désigné, comme je t'ai désigné, la femme avec qui je devais me marier. J'ai résisté, comme tu as résisté ; mais le pauvre homme m'a amené dans cette pièce, qui était alors son cabinet de travail, s'y est enfermé avec moi, et, en pleurant, m'a ouvert son cœur et raconté sa vie ; il me dit que son mariage avait déjà été fait dans les mêmes circonstances pour sauver mon grand-père d'une ruine honteuse, et il me dépeignit crûment, tout à fait comme je l'ai fait avec toi, sa triste situation. Lui, le pauvre, avait ici à la maison une orpheline riche et laide, dont il était le tuteur, et dont il avait dissipé la dot ; la jeune fille était sur le point d'atteindre sa majo-

rité ; le moment allait venir où il faudrait que mon père soumit ses comptes et il n'avait pas l'argent nécessaire. Son dernier espoir était mon mariage avec sa pupille, cette détestable créature qui, par la suite, devint ta mère. Eh bien ! moi, qui d'ailleurs aimais une autre femme, que je n'ai pas pu oublier jusqu'aujourd'hui, je n'ai pas eu le courage que tu as eu, misérable, d'abandonner mon père au désespoir et à l'opprobre qui l'attendaient et je me suis sacrifié pour lui. Mon devoir de fils, je l'ai rempli. Mon fils, à son tour, n'a pas fait la même chose pour moi, il m'a lésé. C'est un voleur !

— Tais-toi, pour l'amour du ciel ! s'exclama le jeune homme, sentant que la colère, longtemps contenue en lui, menaçait d'éclater.

— Non, je ne me tairai pas ! Tu m'écouteras !

— Oh ! Tais-toi ! Tais-toi ! Ne me rends pas plus malheureux que je le suis. Tais-toi, ou je ne réponds plus de moi !

— Des menaces ? cria le père. Je n'ai pas peur de toi !

Le jeune homme serra les poings, en grinçant des dents. Les muscles de son visage tremblaient, tel était son effort pour se contenir.

Et les deux hommes se regardaient, dans un défi muet et haletant. Père et fils se mesurèrent avec la même haine, avec la même colère héréditaire, avec la même folie atavique.

Un mot de plus, un seul mot eut suffi pour les jeter l'un contre l'autre.

Mais la porte s'ouvrit brusquement, et la mère accourut vers son fils, au cou duquel elle s'accrocha avec élan.

— Mon fils, ne le bats pas ! Ne le bats pas ! implora la pauvre femme.

— C'est bien, je ne le toucherai pas. Merci, ma mère. Lui, cependant, qu'il se retire de ma présence ! Je ne puis le voir !

— Rappelle-toi qu'il est ton père !

— Ton père, jamais ! vociféra l'autre. Il n'est pas possible que ce monstre soit mon fils !

Et, écumant de rage, il s'approcha de sa femme, le

poing fermé et le bras tendu, à lui toucher presque le visage :

— Ce bandit c'est ton sang, rien que ton sang à toi ! Un tel type ne pourrait jamais venir de moi. Tu l'as eu de quelque bohémien ou de quelque gardien de vaches !

— Ah ! gémit la femme dans un cri de douleur et de révolte, portant la main à son cœur, comme si on l'eût poignardée.

— Hors d'ici ! cria le père. Sortez immédiatement de cette maison. Hors d'ici, misérables !

Et il se jeta sur son fils pour le pousser dehors.

On entendit alors comme un rugissement de bête fauve. Le jeune homme, dans un mouvement rapide, l'avait empoigné à la ceinture et lui criait férocement :

— C'est toi qui sortiras, infâme ! Je vais te faire rouler l'escalier !

Et ils luttèrent avec violence. Père et fils étaient puissants et résolus. Le jeune homme tenait l'autre solidement et, par saccades, cherchait à le pousser dans le couloir. Mais son adversaire résistait, et les deux se serrèrent avec plus de rage encore, transformés en une seule masse, haletante et furieuse, qui roulait par la maison, emportant ce qu'elle heurtait, brisant meubles et vitres, se frottant aux murs, roulant toujours, fondue en une infernale accolade de haine, fils de la haine, de la haine du même sang.

A la fin, le plus vieux fléchit et tomba à genoux. Et l'autre, debout, commença à le traîner péniblement du côté de l'escalier.

— Tu sortiras ! Tu sortiras !

Le père, entraîné, essayait encore de résister, s'accrochant partout, des pieds et des mains ; mais, pouce par pouce, il cédait. Ils soufflaient comme deux taureaux.

— Lâche-moi ! Lâche-moi !

Et ils s'approchaient du palier. La première marche de l'escalier ne tarderait guère. Le plus vieux, toutefois, à un certain moment, fit un suprême effort pour lever

la tête et, les mains jointes, à genoux, supplia, presque sans souffle :

— Arrête, pour l'amour de Dieu ! Ne me pousse pas plus loin !... C'est ici, ici même, que j'ai... dans les mêmes conditions... un soir comme celui-ci... trainé ton grand-père, comme tu me traînes à présent... Ne me traîne pas plus loin que je ne l'ai fait !... Ce serait injuste !... Tu l'as vengé !... Nous sommes quittes !

(Extrait du livre : *Traces*).

CARLOS MAGALHÃES DE AZEREDO

PAGE RELUE

Pourquoi ton image me revient-elle devant les yeux, maintenant, après un obscur hiatus d'années et d'années ? Laisse-moi la contempler. Ton image est toujours belle. Ton souvenir est doux.

* * *

Dona Julia m'apparaît, avec des contours très nets et un charme très vif, loin, bien loin, là-bas, au terme de l'enfance, au seuil de mon adolescence. Elle fut pour mon âme, un peu pour mes sens, la première femme. Elle était déjà une dame ; une jeune dame. Et moi j'étais un petit garçon ; j'avais la sauvagerie du collégien, la timidité de la croissance. J'allais lui rendre visite aux vacances. Il n'y avait pas d'enfants chez elle ; c'était spécialement Dona Julia que j'allais voir.

Elle était presque toujours seule ; son mari, prisonnier de la Chambre, du Tribunal, des clients dont il était le puissant patron, restait dehors jusqu'au soir. Excepté le dimanche ; je n'allais presque jamais la voir le dimanche ; je ne savais pas alors, et aujourd'hui encore je ne comprends pas, quand j'y repense, pourquoi ces rares dimanches, la maison me plaisait beaucoup moins. Oui, je le dis ingénûment aujourd'hui ; il n'y avait vraiment pas

de motif, à cet âge tendre ; ou bien était-ce quelque touche obscure de précocité sexuelle, toute innocente, puisqu'inconsciente en somme... ou simple jalousie sotte, si commune chez les enfants, presque dès le berceau ?

Dona Julia me recevait — je ne parle plus des dimanches — dans sa grande *chácara* du Flamengo (1), dont l'odorant bocage séculaire s'étendait jusqu'à la mer, mêlant à celui des vagues le profond murmure de ses frondaisons. Il y avait là, près de la vieille balustrade de granit, une tonnelle garnie de lierre et de chèvre-feuille, d'une telle épaisseur, qu'ils y maintenaient, même aux heures les plus lumineuses, une pénombre dense de parfums ; car, à leurs émanations venaient s'unir celles des magnolias, des manguiers, abondants en ce domaine ancestral ; et la mer contiguë apportait également le tribut de ses âcres effluves. C'était sous la tonnelle que je la rencontrais toujours, seule le plus souvent, avec son lévrier favori, à l'échine dorée, au ventre blanc, couché à ses pieds. (Si, par hasard, quelque amie était près d'elle, ma déception était poignante, et je ne parvenais pas à la dissimuler). Dona Julia, étendue sur sa chaise-longue d'osier aux coussins de foulard japonais, avec un livre ouvert, ou une broderie commencée, sur les genoux... lisait ? travaillait ? ou rêvait tout simplement ?

Son attitude s'imprégnait d'alanguissement tropical, de minauderie proprement *fluminense* (1)... et s'accordait mieux avec l'indolence errante de la fantaisie qu'avec quelque commencement ou ébauche d'acte...

Quoi qu'il en soit, elle abandonnait le livre, la broderie, tournait vers moi sa tête fine avec un air de grâce infinie, son visage si clair, ses yeux très noirs (divin contraste !) et elle se mettait à causer, à causer avec moi, des heures et des heures. Combien cette attention flattait

(1) *Chácara* : demeure entourée de jardins, maison de campagne. Flamengo : quartier aristocratique de Rio.

(1) On appelle *fluminenses*, et aussi *cariocas*, les habitants de Rio.

mon naissant amour-propre ! Ce n'était pas une petite fille, une jeune fille... c'était une dame ; et elle tenait conversation des heures et des heures, avec moi ! Je me sentais subitement promu homme, cime de mon ambition inavouée, hauteur vertigineuse ! En entrant dans cette atmosphère de sympathie féminine, qui n'avait rien de maternel, car elle venait d'une amie trop jeune, mon esprit prenait des ailes, dansait et brillait comme un de ces élégants papillons irisés qui zigzaguaient à travers la grande propriété, voletant ici, se posant là-bas... Je devais dire des choses bien amusantes, car Dona Julia partait quelquefois, de bon cœur, de ses beaux rires joyeux et cristallins, unique trait peut-être qui persistât en elle de tenace enfantillage.

Au bout de quelque temps, elle disait : « Carlinhos... » Oh ! mon nom prononcé par Dona Julia chante encore à mes oreilles avec une capiteuse mélodie. Beaucoup de personnes m'appelaient alors de ce diminutif ! mais... il ne me semblait, en aucune façon, être le même mot qui dans sa bouche devenait pure ambrosie. « Carlinhos, — disait Dona Julia — va courir un peu... si tu le veux ? Va cueillir des *abios* et des *grumixamas* (1)... Va jouer avec les perroquets... si tu le veux ? »

Oh ! coquetterie instinctive de la femme ! « Si tu le veux ? » en était tout un poème, et pour un petit garçon de douze ans !

Non ; je ne le voulais pas ; ce que je voulais, c'était demeurer là, causant, et me rassasiant de la regarder avec une parfaite innocence et par cela même, sans déguisements. Pour moi, Dona Julia était la « jolie femme » par excellence. Chez nous, j'entendais de fréquents éloges de sa beauté, au salon entre dames et messieurs, à l'office et à la lingerie entre les *mucamas* (2). Et, à

(1) Fruits tropicaux.

(2) *Mucamas* : servantes de couleur, quel que soit leur degré de métissage.

chaque nouvelle rencontre avec elle, je découvrais des arguments nouveaux pour la consécration de sa gloire. Je restais donc là, en extase, dans le recueillement propice de la tonnelle, à la contempler, à l'écouter.

Le lévrier, avec le tact infailible qui porte les animaux domestiques vers les amis de leurs maîtres, partageait ses démonstrations entre Dona Julia et moi... Entrevue seulement à travers les rideaux de feuillage, la mer, en bas, murmurait des choses infinies, poétiques, délicieuses et confuses, comme celles qui berçaient, dans le même instant, mon cœur d'enfant..

Ensuite, avec la fraîcheur du soir, c'était la promenade lente, alanguie, côte à côte, parmi les allées silencieuses de la *chácara* ; baisés par la brise de la mer, les magnolias, les manguiers dégageaient à cette heure leurs parfums les plus subtils ; nous errions, un peu étourdis par les vapeurs invisibles de ces encens. Nous nous arrêtions, au jardin, à la bordure des nombreux massifs ; elle coupait, avec de fins ciseaux, quelques-unes des roses de luxe que l'on y cultivait, et des brassées d'œILLETS, des tiges de fuchsias, des branches d'azalées ; et elle me les donnait à porter. Ses doigts blancs et effilés, scintillants de bagues, s'enfonçaient, agiles, remuants, parmi la verdure molle, humide de l'arrosage récent ; je les suivais des yeux, et je portais avec fierté la douce charge fleurie, savourant les voluptueuses caresses des pétales de velours dans les mains et au visage. Le lévrier nous accompagnait, sautant avec de brefs aboiements de plaisir, lorsque passait, frôlant paresseusement les plantes, quelque papillon attardé...

C'était encore le goûter — elle et moi seuls, à la table ornée des fleurs récemment cueillies, et sonore de cristaux ; c'était la conversation espacée et presque somnolente, autour des fruitiers et des compotiers débordants. C'était une dernière station sur la terrasse — tous deux emportés dans les rêveries pâles du crépuscule, au son des cloches voisines qui chantaient l'*Angélus* ; les perroquets, perchés au fond de leur guérites de bois, dardaient l'air de leurs cris stridents, comme blasphémant l'harmonie

religieuse... Et je parlais, enfin, attendri déjà de regret, comptant déjà les jours qui me séparaient de la prochaine visite.

* * *

Une après-midi, Dona Julia n'était pas dans la tonnelle sur la plage. Un lourd ciel plombé, opaque, suffoquait la terre et la mer. La pluie menaçait ; de sombres vibrations, prélude de la tempête tropicale qui s'était formée à l'improviste, descendaient des gros nuages prêts à crever. Des éclairs s'espaçaient. On me fit entrer dans la chambre de Dona Julia ; n'étais-je pas un enfant, et tout à fait familier dans la maison ? Beaucoup plus fraîche qu'au dehors, on se sentait là, dans la pénombre des persiennes fermées, en une ambiance pulvérisée de très fine eau de Cologne.

Dona Julia était assise devant le grand miroir de la coiffeuse. Elle portait un ample peignoir de soie crue couleur d'ambre, garni de dentelles. Son buste svelte, à taille longue et élancée, s'érigait droit sur les hanches robustes ; ses reins se cambraient, les seins gonflant l'étoffe suivant les mouvements de sa toilette, tandis que les doigts blancs et effilés, scintillants de bagues, remuaient les objets délicats et luisants posés sur la coiffeuse ; pinces et brunissoirs d'argent, peignes et brosses d'écaille blonde, flacons de cristal taillé aux couvercles d'or et d'émail.

Les doigts allaient et venaient, la conversation languissait, bien que l'accueil eût été cordial comme toujours. En ce moment-là, Dona Julia ne pensait qu'à elle ; elle se contemplait comme dans une auréole de juste satisfaction. Le grand miroir lui était un meilleur et plus agréable transmetteur de sa propre image que ne lui seraient des yeux aimants et aimés... je ne dis pas les miens, pauvre enfant !... ceux de son mari, par exemple. Entre les siens s'accroissait avec fréquence le pli d'une attention profonde, tandis que ses lèvres se serraient en une moue adorable, retenant épingles et barrettes...

Soudain, à un geste plus rapide et plus haussé, les manches lâches du peignoir tombèrent, et ses bras m'apparurent nus jusqu'aux épaules... Ah ! je n'avais jamais vu chose si blanche ! Biscuit, albâtre, marbre, gardénias, camélias, cous de cygnes, écumes de la mer, brouillards du matin, nuages de midi en un ciel d'azur foncé... comme tout ce qui s'associait dans ma mémoire à l'idée de blancheur se fanait et perdait sa valeur devant ses bras ! des bras parfaits, rares, non seulement de couleur mais de forme, tournés à ravir, larges mais sans excès près des épaules, s'amincissant graduellement jusqu'aux coudes, se continuant ensuite plus fins jusqu'aux poignets, touchés à peine dans leur neige rutilante par l'indigo de veines ténues, pour s'achever par les mains liliales aux paumes légèrement rosées comme en deux corolles vivantes et merveilleuses...

Et voici que, dénattés par elles, les cheveux de Dona Julia roulèrent en ondes ténébreuses sur les épaules, roulèrent, tant ils étaient longs, jusqu'à effleurer la bordure brodée du peignoir, et les arabesques bigarrées du tapis de Smyrne. Ses doigts blancs et effilés, scintillants de bagues, que j'avais tant de fois regardés, avec délices, s'enfoncer agiles, sémillants, dans la verdure molle des plantes, s'immergeaient, à présent, nerveux, énergiques, dans cette opulente forêt d'ébène, la secouaient, la partageaient, lui donnaient des bruissements et des envols, lui communiquaient mille vibrations étranges, en dégageaient des essences aussi subtiles et capiteuses que celles d'un bosquet du Liban ou d'un verger d'Ispahan. Comparaisons en retard, figures de réflexe, qui ne me vinrent pas alors ; pas plus que l'image des serpents de la Gorgone ne me serait venue à la mémoire devant la fascination de ces cheveux noirs si vivants et si merveilleux, vivants surtout, terriblement vivants (je jurerais encore aujourd'hui avoir vu jaillir de leurs morbides volutes, de rapides étincelles électriques). Oh non, ils étaient tellement autres, balsamiques et suaves sous la tourmente superficielle, que j'aurais aimé seulement m'entourer d'eux, rêver parmi eux, me perdre dans cette forêt, naufrager dans cet océan...

Dona Julia se tourna vers moi, tout à coup :

— Carlinhos... es-tu muet aujourd'hui ?... à quoi penses-tu ?

Y avait-il dans la question une pointe d'ironie ? Même avec ma froide expérience actuelle, je n'oserais la lui attribuer. Je suis sûr que Dona Julia ne soupçonnait pas que les charmes de son intimité féminine, de ce que je voyais, entrevoyais, devinais, pussent troubler, comme ils le faisaient intensément, les sens et l'âme d'un enfant. Comment lui attribuer la perversité de m'exposer ainsi au danger ? et comment aurait-elle imaginé en moi la perversité de la regarder avec les yeux d'un homme ? Il ne s'agissait pas de perversité, ni même de perversion, mais de la précocité naturelle d'un tempérament prédestiné pour la beauté et pour l'amour.

Pour moi, le fait est que cette après-midi fut révélatrice ; révélatrice, d'ailleurs, non pas avec une clarté absolue ; révélatrice quelque peu sybilline. Elle me donna le vertige de l'abîme ; non la sonde et la lanterne pour en explorer les tourbillons. Si jusqu'alors je pensais, j'aimais penser avec sympathie, avec affection, à la jeune femme, comme à un idéal de beauté et de gentillesse, désormais cette pensée se mua en obsession malade, en frénésie sauvage et mystérieux abattement, extase paradisiaque et tourment mortel. Que je me trouvasse près d'elle ou loin d'elle, sa présence était ma compagnie constante ; et j'oscillais entre le désir et la terreur, tentant par instants la fuite, mais bientôt, repentant de mon audace comme d'un sacrilège, revenant la chercher, la saisir en folle rêverie avec une véhémence redoublée. J'en arrivais à me cacher de tous, à m'isoler dans la solitude la plus intransigeante, au fond de mon verger, ou dans le galetas d'une fenêtre obscure de soupente, pour penser à elle à mon gré, pour me rassasier, presque en orgie, de ce plaisir, de cette douleur. Entre deux visites chez elle, les jours se traînaient, boiteux, et combien monotones, arides, vides, stupides ! Quand, enfin, je devais y aller, j'étais pris dès le matin d'une joie si expansive, si exclusive, que j'éclatais de rire pour les choses les plus futiles, ou même pour des choses très sérieuses, au point de scandaliser

involontairement des personnes graves, qui n'entendaient pas être traitées avec une hilarité irrévérencieuse par un gamin de douze ans ; devant leurs mines sévères, j'étais pris d'une peur soudaine de leur voir deviner mon secret. Le sang me brûlait les joues, et mes yeux troublés se baissaient.

D'ailleurs, sitôt arrivée la minute pour laquelle je soupirais, je m'élançais dans les escaliers, je courais, je volais dans les rues, bousculant les gens, dévorant l'espace ; mais à peine j'atteignais la grand'porte de la *chácara*, tout mon enthousiasme, tout mon entrain s'évanouissaient. Une étrange crainte s'emparait de moi, des frissons me crispaient l'épiderme, une sueur glacée me baignait, le cœur me battait si violemment qu'il me semblait l'avoir en même temps dans la poitrine et dans la tête... La main levée pour tirer la chaîne de la sonnette tremblait, suspendue, en longue hésitation, avant de la toucher ; et quand le son métallique retentissait, insistant, à travers la propriété silencieuse, j'étais saisi d'une envie folle de fuir, de me précipiter le long des rues voisines, jusqu'au sein de quelque fourré inaccessible, où je pusse me cacher à tous les yeux, spécialement à ceux de Dona Julia...

Je ne m'enfuyais pas ; je restais ; j'entrais. Mais, alors, en contraste et en conflit avec la volupté dont j'étais inondé tout entier par sa vue, sa voix, son attitude, ses incomparables et ineffables charmes, une angoisse encore plus grande m'oppressait, me torturait, d'autant plus grande que j'en ignorais les véritables origines et l'intime essence. D'où provenait enfin, et en quoi consistait l'influence singulière de cette femme ? Pourquoi la désirais-je avec une telle ferveur, elle absente, et souffrais-je peut-être plus encore quand je l'avais là, à mon côté, bonne et accueillante comme toujours ? Qu'ambitionnais-je d'elle ? Qu'est-ce qui me manquait d'elle ? La simple idée de la possession effective était, à coup sûr, loin de mon esprit ; son ombre n'effleurait même pas mon imagination inexperte. Mais, vaguement, confusément, je songeais, je me disais que je serais heureux, oh ! très heureux, que je ne pourrais plus rien désirer, si elle me caressait

de ses doigts fins et blancs, scintillants de bagues, si elle refermait autour de ma taille ses bras d'une blancheur éblouissante, nus comme l'après-midi fatidique, s'il m'était permis de respirer à longs traits ses cheveux noirs, si opulents, si moelleux, si coulants, si parfumés...

Et je comprenais vaguement, confusément encore, ce qu'un tel désir avait d'absurde. Et de le comprendre, je souffrais. Et de souffrir, je ne trouvais plus ce naturel, cette grâce innocente et riieuse, avec lesquels, autrefois, je l'intéressais, je la divertissais, en nos longues conversations, durant des heures et des heures. Et une peur très aiguë m'envahissait : si elle venait à s'en apercevoir, si elle s'en offensait ! Si, à juste raison, elle se fâchait, et ne voulait plus me recevoir !

Je me sentais piteux, et je n'osais pas implorer sa compassion. Pis encore, bien pis ; je me sentais ridicule ; et combien est poignante pour les enfants la sensation du ridicule ! infiniment plus que pour les adultes ! Les paroles expiraient sur mes lèvres, je faisais une mine honteuse et chagrine ; il me fallait un effort extrême pour retenir les larmes qui, par moments, me remplissaient le cœur et rougissaient mes paupières...

Ce drame enfantin, inavoué, exigeait impérieusement un dénouement. La fin des vacances l'amena, banal, comme cela devait être. Amers furent les sanglots avec lesquels je partis pour mon collègue éloigné ; mais, au travers d'eux, ma raison distinguait clairement l'épilogue libérateur, bienfaiteur, d'un roman qui devenait dangereux. Le temps adoucit peu à peu ma peine, cicatrisant la plaie ; la lutte vigoureuse contre la passion n'était pas de mon âge. Toutefois, la *saudade* (1) dura des mois. Ce fut le *leit-motiv* de l'énervement poétique déchainé par la première crise de puberté. Combien de fois, dans le vaste dortoir du collègue, pendant que mes camarades

(1) *Saudade* : ce mot, dont on ne trouve l'équivalent exact dans aucune autre langue (la *Sehnsucht* allemande est moins complexe et moins complète) signifie en même temps souvenir, désir et regret.

gisaient, plongés dans un placide sommeil, sur les deux longues rangées de lits, l'image chérie de Dona Julia vint-elle s'asseoir à mon chevet, en la même attitude troublante que dans sa chambre, cette lointaine après-midi d'orage ! Ses bras étaient mes « nuits blanches », sous le ciel ténébreux et étincelant de ses cheveux... La voix aimée murmurait comme jadis : « Carlinhos » et en même temps je sentais sur mon visage le souffle de son haleine fraîche et odorante. Il me semblait alors qu'il se transfusait dans le souffle plus ample de la brise qui cueillait des parfums dans les allées de la *chácara*, et qu'à la tendre parole, à mon nom légèrement murmuré, la symphonie douloureuse de la mer faisait un grave accompagnement. Et je pleurais, seul éveillé dans l'immense dortoir ; mais je pleurais doucement. L'écoulement des larmes le long des joues m'était un délice...

* * *

Plus tard, en lisant Homère, je lui ai su gré avec émotion de l'insistance qu'il met à appeler Junon, la « déesse aux bras blancs » ; et j'ai exulté en apprenant, dans Catulle, que l'on avait fait une constellation des cheveux de Bérénice.

(Traduction de Manoël Gahisto).

affectueux qu'elle était plus calme, plus en harmonie avec son milieu familial, plus accessible aux prières parternelles.

Ame d'artiste, elle s'adonna, avec amour et tendresse, à l'instrument qui s'alliait si bien à son esprit : la guitare. Elle voulut à toute force donner un concert public où elle présenterait ses nouvelles compositions. Ses parents finirent par y consentir.

Le soir du concert arriva. La fine fleur provinciale était là, par curiosité et par condescendance. *Sursum corda!* Le début de la musique était une triste et mystérieuse sourdine : des notes éparses, tremblantes, mourantes : le symbole de la nuit. Après un court silence, venaient, en plusieurs tonalités, les chants des coqs. L'auditoire s'ennuya vite, surtout à cause du bruit qui courait que dona Flor était folle. Les invités se retirèrent peu à peu, après des bâillements, des murmures et des bruits. Indignée, dona Flor prend dans son sein le livre du poète maudit et le lit au grand scandale du public, car don Ramiro était maudit au sens religieux de la mentalité provinciale.

On la jugea définitivement folle.

Une crise de désespoir, d'indignation, de larmes, de cris, suffoqua les derniers mots de la folle rêveuse. Le scandale acheva son œuvre et la malheureuse châtelaine, apostropha l'honneur, le bon sens et la morale des assistants...

Pauvre dona Flor ! Elle gît aujourd'hui, vieille et perclue, dans le vaste établissement de la Plage de la Saudade (1). Pour elle, la Maison Grande, sa magnifique demeure, s'est transformée en cette demeure des douleurs et des désespoirs humains.

Combien souvent l'âme des poètes s'infiltré dans l'humanité pour y faire naître la douleur, le délire, les hallucinations ! Pauvre dona Flor...

(1) L'hospice des aliénés, à Rio, se trouve à la Plage de la Saudade.

MEDEIROS E ALBUQUERQUE

LA FLEUR SECHEE

Dans la quiétude monotone de cette vie de village, elle avait passé toute son existence. Elle avait été jeune, elle avait été jolie, mais elle avait laissé toute sa jeunesse, toute sa beauté s'écrouler stérilement. Elle avait végété aux côtés de son oncle, dans son ombre affectueuse mais égoïste. Avait-elle aimé ? Nul n'aurait pu le dire. On savait qu'elle avait été demandée en mariage, mais elle avait refusé. Elle était simple et bonne. A présent, elle allait par la maison comme une ombre silencieuse, glissant légèrement, paraissant plus âgée que ses quarante-neuf ans. Si menue, si fragile, si délicate, elle s'usait à tenir toujours la maison en ordre. Le parquet, les chambranles, les portes, les vitres, les serrures de métal — tout était d'un soin sans pareil : tout brillait, reluisait, paraissait neuf. Même ce qui ne pouvait plus cacher son ancienneté était peut-être encore plus vieilli par les constants et excessifs nettoyages que par le temps. Mais dans toute la maison, il n'y avait pas un grain de poussière, on ne voyait pas un tissu, une serviette quelconque qui ne fût d'une blancheur immaculée. Quand elle entrait dans une pièce quelconque, son regard inquisiteur la parcourait tout entière pour voir s'il ne s'y trouvait pas la moindre infraction aux préceptes rigides de son idéal de propreté absolue. Il n'y avait qu'une seule pièce qui lui causait,

non pas du désespoir, car elle était incapable de la moindre sensation violente, mais de la tristesse : c'était la bibliothèque de son oncle Anthéro.

Le vieux avait eu, à la ville voisine, un collègue avec d'assez nombreux élèves. Il y enseignait le portugais, la géographie, l'histoire et le latin — surtout le latin. Il n'y avait qu'un autre professeur pour le reste des cours. De la sorte, le travail ne pouvait pas être partagé. Il enseignait les autres matières par nécessité d'ordre économique. Mais le latin, il l'enseignait par passion. Son père aussi avait été professeur et son éducation avait commencé par là.

Le collègue ne parvint pas réellement à l'enrichir ; mais il lui donna ce qu'il fallait pour vivre paisiblement, sans travailler, tout entier à la délicieuse oisiveté de ses lectures. Ces lectures étaient toujours les mêmes : Horace, Virgile, Ovide... les auteurs utilisés en classe, et, outre ceux-ci : Catulle et Juvénal. Il ne cherchait même pas à lire d'autres auteurs. Ceux qu'il avait enseignés pendant si longtemps le séduisaient encore. Tous les jours, il passait des heures entières, dans sa bibliothèque, à les lire et à les relire, tantôt à haute voix, en les déclamant avec emphase, tantôt à une cadence conventionnelle, souvenir des temps de classe, en séparant les trochées, les dactyles et les spondées des vers, pour les enseigner aux élèves, les rythmant avec une règle dont il frappait la table pour indiquer les mètres. A la fin de chaque vers, il énumérait les mètres qui le composaient :

Moece-
nas atavis
edite re-
gibus.

Spondée, choriambre, choriambre et iambe. Et il poursuivait de la sorte, pendant des heures, lisant pages sur pages. Il fonctionnait comme un orgue de barbarie. Il était évident qu'à ces moments-là il ne prêtait nulle attention aux beautés qu'il pouvait parcourir, car il lisait à la suite, avec la même inflexion de voix, n'observant que

la division des syllabes et l'accent des mètres, des chants entiers de Virgile ou d'Ovide, des dizaines d'odes ou compositions d'un autre genre du Vieil Horace.

Il songeait, cependant, à écrire un grand ouvrage : *Les beautés des auteurs latins*. Pour ce faire, il passait son temps à prendre des notes. Le livre devait être précédé d'une préface, qu'il avait déjà écrite plus de six fois et qu'il avait déchirée autant de fois pour la refaire ; une préface dans laquelle il lamentait la décadence des études classiques et essayait de prouver que celui qui ne sait pas le latin, ne sait rien : même, à son avis, les travaux de l'agriculture gagneraient à être faits par qui connaîtrait à fond les *Bucoliques* de Virgile ! Cette introduction devait être suivie de l'analyse de chacune des beautés des grands auteurs. Mais, à la vérité, peu à peu, il augmentait indéfiniment cette série de *beautés*. Chaque jour il prenait de nouvelles notes. Il n'y avait pas d'expression qui ne méritât une apologie spéciale, en de longs commentaires érudits.

A la fin, ces commentaires interminables emplissaient ses tiroirs et surchargeaient sa table. Quelques-uns se trouvaient même à terre, près du canapé où il s'étendait pour savourer ses éternels auteurs. Et, certain jour, sa nièce, en son absence, songea à ranger tout cela sérieusement.

Lorsque le vieil Anthero vit ce qui s'était passé, il pensa devenir fou. Il interdit, il interdit en criant — lui qui était la douceur en personne — que sa nièce touchât la moindre chose dans sa bibliothèque. Qu'elle allât ranger ce qu'elle voudrait, mais pas ses livres et ses papiers ! Lui seul y comprenait quelque chose. « Il suffit que je sache, disait-il, où sont les choses : c'est seulement pour cela que l'on range ». Et en réalité, au milieu de cette apparente confusion, le professeur trouvait tout ce dont il avait besoin.

Ainsi en fut-il décidé. Leonor jura ses grands dieux qu'elle n'y retournerait plus. Non seulement qu'elle s'abstiendrait d'y exercer sa rage de nettoyage, mais aussi de renoncer même à voir cette partie de la maison. Elle souffrait rien qu'à songer à la désorganisation,

à la poussière qui y régnaient. Si quelque visite venait chez eux, autant l'oncle s'efforçait de l'emmenner dans la bibliothèque que la nièce de l'en empêcher. Elle avait honte que quelqu'un ne vit un tel désordre.

La fameuse bibliothèque était presque un réduit ; ce n'était qu'une petite pièce étroite, où se trouvaient quatre petites étagères de fer, une table, un canapé et deux chaises. Des étagères, l'une était pleine de vieux livres de classe, très abîmés, qui avaient servi à plusieurs générations d'élèves. De temps à autre, le vieil Anthero, lorsqu'il avait besoin de se distraire, se décidait à prendre un enfant quelconque pour lui enseigner le latin, gratuitement, seulement pour le plaisir.

Il regrettait son dernier disciple. C'était en effet un excellent garçon. Fils d'un médecin du pays, il était resté orphelin de bonne heure. Sa mère l'élevait tendrement, mais avec un soin si excessif qu'il en était devenu efféminé. Il était délicat et timide ; il avait plutôt l'air d'une fille. Au village, on appelait la maison de la veuve la maison du « parle bas », car on disait qu'à tout moment on l'y entendait recommander : « Parle bas, mon fils ! » Et c'était réellement ainsi qu'il parlait.

Le médecin avait laissé ce qu'il fallait pour que les siens puissent vivre dans une honnête aisance. Et c'étaient deux situations pour ainsi dire parallèles — celle du professeur avec sa nièce et celle de la veuve avec son fils, deux couples oisifs et bons, dans le calme de ce village — village qui se trouvait loin des chemins de fer, oublié du bruit de la civilisation. Lorsque le garçon, Mario, eût douze ans, le professeur commença à lui enseigner ses premières lettres et le latin — le latin, bien entendu, constituait pour le vieux *les toutes premières lettres* : sans cela, il n'y avait pas, pour lui, d'éducation possible.

L'enseignement se fit régulièrement pendant trois ans, avec des résultats remarquables. Mais il n'y eut pas que l'enseignement... Il arriva ce qui devait arriver : le fils de la veuve et la nièce du vieil Anthero, tous deux élevés complètement en dehors de toutes autres relations, finirent par avoir l'un pour l'autre une certaine affection.

Était-ce amitié, était-ce amour ? Dans la géographie des sentiments, ces deux régions n'ont guère de limites précises, surtout à l'âge qu'ils avaient. Ils se voyaient, ils s'aimaient, mais ils n'avaient jamais échangé une phrase que d'autres n'eussent pu entendre. Ce qui trahissait leur affection c'était le trouble qu'ils ressentaient tous deux lorsqu'ils se trouvaient, seuls, face à face. Elle avait treize ans lorsque le garçon en eut quinze.

Sa mère commença à songer à l'emmenager à la ville, où elle irait avec lui, pour qu'il y fit ses études de droit. Elle voulait en faire un « docteur en droit ».

— Pourquoi donc ? dona Angelica. Il y a déjà trop de docteurs et pas assez d'agriculteurs, disait le vieil Anthero. Il n'a pas besoin de gagner sa vie ; laissez-le donc en jouir.

Mais dona Angelica n'était pas de cet avis. Elle trouvait que son fils devait avoir une profession quelconque.

— Seulement, ajoutait-elle, s'il ne veut absolument pas y aller, je ne le forcerai pas, mais cela me causerait bien de la peine...

Mario hésitait entre cette idée de faire de la peine à sa mère et le désir immense de rester, de rester à cause de Leonor. C'est seulement alors, devant l'imminence de ce malheur, qu'ils sentirent tous deux combien ils étaient indispensables l'un à l'autre. Ils le sentirent mais n'en dirent rien. La timidité de ces pauvres enfants, étiolés à l'ombre de deux tendresses excessives, était extrême. Comment la vaincre ? Ils l'ignoraient ; ils ne trouvaient pas de mots précis ; ils ne voyaient pas d'occasion propice... A peine avaient-ils des silences plus longs. L'amertume prochaine les empêchait déjà de jouer, de sourire. Parfois, leurs yeux devenaient rouges, les larmes jaillissaient presque, mais le courage des aveux suprêmes leur manquait...

A la fin, on fixa le jour du départ. Mario vint chez le professeur avec dona Angelica, qui annonça la nouvelle.

— Alors, vous insistez, Madame ? N'allez pas vous en repentir, dit le vieil Anthero.

— Dieu ne le permettra pas. C'était le désir de son

père, c'est le mien aussi. Mario ne s'y oppose pas : pourquoi irai-je m'en repentir ?

Lorsqu'elle dit : « Mario ne s'y oppose pas », Leonor leva sur lui un regard douloureux et plaintif.

Les lèvres mentent,

Les yeux, non !

Ces yeux disaient clairement : « Alors, bien vrai, tu veux partir ? » Et comme ils allaient se remplir de larmes, elle se leva et sortit. Mario comprit le reproche. Mais comment s'opposer à la volonté de sa mère ? Le professeur était en train de dire :

— Après tout, c'est peut-être vous qui avez raison. Les cœurs maternels sont les plus prévoyants. A la volonté d'une mère qui veut le bien de son fils, nul ne doit créer d'obstacles.

Mario se leva à son tour et s'en alla dans la bibliothèque. Il aurait encore le lendemain, qui serait la veille de son départ, une dernière leçon : répétition générale de tout ce qu'il savait. « Je veux que tu passes un brillant examen ! » avait dit le vieil Anthero. Ce n'était cependant pas aux examens, ni au latin, que le garçon songeait en ce moment...

Il entra et trouva Leonor, qui était inclinée sur la table et qui pleurait. Dès qu'elle le vit, elle se releva, confuse, troublée. Elle sentit qu'il fallait dire quelque chose. Elle trouva une excuse embarrassée :

— Je rangeais les livres, mais je n'en peux plus de migraine... Je crois que ce livre t'appartient...

Et elle lui tendit un volume.

C'était une édition d'Horace. Sur la couverture, en grosses lettres, il était écrit : « *Quinti Horatii Flacci opera* ». Mais ni l'un ni l'autre n'y pensait. Le livre, mal donné, mal pris, tomba, ouvert. Mario eut un sursaut de courage :

— Ecoute, Leonor... Si tu veux, je reste...

Elle pâlit. Elle resta sans mouvement, sans parole, glacée d'émotion. Le premier obstacle vaincu, il se sentit capable de passer outre. Il se baissa pour ramasser le livre, sur lequel il serait interrogé le lendemain. Du volume étaient sorties plusieurs bandes de papier cou-

vertes de mots latins et une fleur séchée, une pensée blanchie avec laquelle, quelquefois, il marquait la page de sa leçon. Leonor restait immobile.

— Leonor, répéta-t-il, maintenant tout dépend de toi...

A ce moment, ils entendirent le professeur et dona Angelica qui se levaient. Peut-être venaient-ils à la bibliothèque. Mario supposa que Leonor hésitait. Il prit une résolution, — résolution puérile, procédé d'enfant, mais qui pourrait servir aussi bien que tout autre. Il lui dit, très vite, avant que sa mère et le vieux n'arrivent :

— Demain, je viens pour la dernière leçon. Réfléchis cette nuit et si tu veux dire « oui » pour que je reste, écris un S sur cette pensée séchée et mets-la dans mon livre.

Il ne put rien expliquer davantage, parce que le vieil Anthero et dona Angelica entraient déjà. Avaient-ils remarqué le trouble des deux ? Ce n'est guère probable. La veuve répétait encore :

— Il doit partir. Cela a toujours été le désir de son père.

Décidément, la conversation ne sortait plus de ça !

Et Mario partit...

Il ne trouva pas, le lendemain, la fleur à l'endroit convenu. Pourquoi ? Parce que Leonor, qui l'aimait, avait peut-être pensé qu'elle ne devait pas contrarier les désirs de dona Angelica.

Il partit ; mais il s'en fut triste, plein d'amertume, accusant la jeune fille d'ingratitude.

Il partit ; mais cela n'avança à rien. Il est vrai qu'il étudia. Il est vrai qu'il fit son droit. Mais pendant tout ce temps-là, il vécut toujours auprès de sa mère, qui poussait ses soins jusqu'à le conduire à la Faculté, tous les jours, comme s'il eût été un petit collégien. Il était chaque jour plus concentré et plus timide. Cette tendresse exagérée était dans sa vie comme l'ombre d'un arbre excessivement touffu, couvrant perpétuellement un arbrisseau pour le protéger. Il le protégeait, l'empêchant de croître, lui ravissant l'air, la lumière, la liberté. Lorsqu'il ne manqua plus que quelques mois pour sa licence, sa mère mourut. Il acheva ses études et revint immédiate-

ment au village natal. Il y vécut retiré, parmi ses livres. Il ne visitait le vieil Anthero que rarement, deux ou trois fois par an. Le professeur venait le voir plus souvent. Il n'avait jamais pardonné l'ingratitude de Leonor. Il ne la haïssait nullement. Au contraire. Il lui conservait même quelque sympathie. Mais il trouvait qu'elle lui avait refusé son affection et qu'à présent cela ne vaudrait plus la peine d'aller lui demander quoi que ce soit.

Ils vieillirent ainsi, tout près et très loin l'un de l'autre. Ils vécurent à quelques pas de distance et ne cherchèrent même pas à se voir. Elle fut demandée en mariage, mais elle refusa. Elle avait perdu le seul rêve de sa vie. Elle se dessécha, se ratatina, devint une petite vieille minutieuse et maniaque, s'occupant sans cesse de la maison, nettoyant infatigablement les parquets, les meubles, les montants, les vitres...

Un jour, le vieil Anthero mourut. Il avait alors soixante-dix-neuf ans et n'avait pas achevé son livre : *Les beautés des auteurs latins*. Il n'avait pas eu le temps, expliqua-t-il. Il mourut d'une mort sereine, calme, tranquille, conservant jusqu'au dernier moment une lucidité parfaite :

— Mon fils, dit-il à Mario qui, à cinquante et un ans, avait déjà la tête et la barbe blanches, tu peux utiliser le matériel que j'ai rassemblé. Complète-le ; cela fera un grand ouvrage.

C'était l'extrême tristesse qu'il emportait : « ne pas avoir eu le temps » d'achever ce livre que, d'ailleurs, il n'aurait jamais terminé, car il découvrait chaque jour de nouvelles *beautés*, des *beautés* inouïes, des *beautés* incroyables dans les auteurs latins...

C'est alors, après la mort de son oncle, que Leonor se décida à ranger la « bibliothèque ». Cette « horreur » allait finir ! Il n'y resterait pas un seul grain de poussière. Mais, pour ne pas abîmer le travail du vieux, elle demanda à Mario — à Maître Mario, comme elle l'appelait à présent — de venir voir les papiers. Et elle expliqua :

— Je ne voudrais rien confondre... Il disait toujours que mes rangements dérangent tout...

Mario avait résolu de voir si on pouvait tirer quelque profit de ce colossal effort qui avait consumé une vie entière. Il passa quelques jours à rassembler les livres, les papiers, les cahiers de notes, afin de les emporter chez lui. Leonor l'aidait quand c'était nécessaire.

Précisément, ce jour-là, elle était à côté de lui, lorsqu'il ouvrit un cahier.

Sur la couverture, il était écrit : *Notes sur Catulle*. Elle regardait. Elle souhaitait que tout cela finit vite. Par moments, ses regards parcouraient la pièce de haut en bas, d'un côté à l'autre, et on voyait bien ce qu'ils voulaient dire :

— Vite, que je puisse balayer, nettoyer, épousseter tout cela...

Mais, comme le cahier s'ouvrait, une pensée desséchée apparut. Là se trouvait, consumée par le temps, l'initiale du oui, le S convenu, qu'elle avait écrit, qu'il n'avait pas trouvé. Pourquoi ? Parce que, par un de ces hasards néfastes que le malheur fait naître, l'oncle avait ouvert le livre, avait trouvé la fleur, et comme il lui était venu à l'esprit une réminiscence de Catulle, un de ses auteurs favoris, il l'avait mise dans le carnet.

Ah ! Si Mario avait su ! Si Leonor avait pu deviner !

Le vieux professeur n'avait même pas remarqué cet S. Il avait écrit un long commentaire sur une expression du poète latin.

« La façon de s'exprimer du grand poète, disait-il, est d'une rare beauté. La moindre fleur éveille en notre mémoire le souvenir de la concision avec laquelle il traduit l'idée : *Jeune fille dans la fleur de l'âge* par la merveilleuse phrase : *viridissimo flore puella...* »

Et le commentaire inepte continuait de la sorte... Il ne se rappelait sans doute pas cette phrase à cause de sa perfection mais simplement parce qu'elle était un des exemples du *Magnum Lexicon*...

Leonor et Mario regardaient étonnés, regardaient avec une stupéfaction écrasante cette petite fleur sèche. Sans y penser, ils oublièrent les formules cérémonieuses qu'ils employaient maintenant, s'appelant monsieur et madame.

Deux questions anxieuses leurs vinrent spontanément aux lèvres :

— Tu avais répondu ?

— Tu ne l'avais pas trouvée ?

Quelle tristesse...

Leurs yeux s'emplirent de larmes... Il lui prit la main ridée et sèche dans sa main aussi sèche, aussi ridée, et la serra avec émotion. Il murmura, secouant la tête :

— Aujourd'hui seulement !...

Aujourd'hui seulement, je vois, je sens, je sais combien notre vie aurait pu être différente, si bonne, si lumineuse, si pleine d'amour...

C'était cela que son exclamation voulait dire.

Maintenant seulement ! Mais à présent il était trop tard : ils avaient vieilli.

Dehors, une matinée de mai, lumineuse et paisible... Midi bientôt... Des papillons allaient par couples parmi les prés, parmi les fleurs... Tant de lumière ! Tant d'amour ! Mais maintenant à quoi bon ?

(Extrait des « *Contes choisis* »).

OLAVO BILAC

LE CRIME

Tu sauras tout puisque tu veux tout savoir. Trois ans ont passé sur cette noire tragédie. Et aujourd'hui j'ai encore tout présent à l'esprit, et aujourd'hui je te pose cette question, que je me pose à moi-même depuis trois ans, tous les jours, sans lui trouver de réponse : « Est-ce un crime que j'ai commis ? »

Lorsque Octavio est venu frapper à ma porte, à dix heures du soir, j'avais un livre ouvert devant moi. Je ne lisais pas. A la colère, qui m'avait agité tout l'après-midi, s'était ensuivie une grande prostration. Mon malheur me paraissait sans issue, après cette certitude, cette terrible certitude...

L'aimer comme je l'aimais, avec le désir toujours insatisfait de la posséder, tout affronter, la poursuivre pendant deux longues années, la poursuivre partout, devoir vivre dans une constante dissimulation avec le mari, m'entendre louer à chaque instant par lui, dîner chez eux tous les soirs, rien que pour être auprès d'elle, — renoncer finalement, la considérer comme une femme honnête, comme le modèle des épouses, passer de l'amour à la vénération, me consoler de ma défaite, — et, soudain, être certain, terriblement certain, que ma sainte n'était sainte que pour moi, qu'elle s'humanisait avec

capivards et elle se met à courir. Elle court. Elle trébuche sur une ficelle... et... et... pan !

Aucun coup de feu ne retentit. Elle vint sur le pas de la porte, revint encore dans sa chambre. Une minute s'écoula, puis deux. Rien. Pourquoi le fusil aurait-il raté ? Qu'était-il arrivé ? Aurait-elle vu le piège et aurait-elle reculé ?

Et glacée, mais la tête en feu, elle s'assit au bord du hamac, à attendre. Ce ne serait pas encore ce coup-là qu'elle se débarrasserait de cette diablesse !

Soudain, elle se leva, dans un tressaillement, effrayée. Le bruit d'un coup de feu l'avait fait se dresser. Une violente chaleur lui agita le sang, follement, en même temps qu'elle se mit à claquer des dents comme dans une crise de fièvre.

Elle courut à la porte de la cuisine, elle courut même jusqu'auprès des orangers, mais recula, affolée, sans savoir où aller.

Un cri lui parvint aux oreilles. Ce devait être Rosinha blessée, mourante. Enfin !...

Un autre cri. Puis rien. Puis un bruit de pas de quelqu'un qui vient en courant. Sans doute Mendengue, qui avait entendu le coup de feu et accourait au secours.

Elle attendit, immobile, livide, au milieu de la cour.

Parmi les branches des orangers, apparut Rosinha, essoufflée, les cheveux au vent, qui courait comme une folle, serrant un enfant sur son sein.

Sabina voulut aller vers elle, mais elle ne le put pas, les pieds cloués au sol.

Rosinha s'arrêta près d'elle, pleurant, haletante, soutenant dans ses bras le corps ensanglanté de Tinoca.

— Elle était dans les haricots, à jouer. Elle a voulu, à toute force, aller avec moi. Elle s'est tellement entêtée qu'elle a fini par y aller, devant moi, en courant. Elle n'a pas vu la ficelle ni le piège. Le coup de fusil lui a fracassé la tête.

Sabina voulut parler, crier. Elle ne le put pas. Elle tomba à terre, en sanglotant...

(Extrait du livre : « *Nouvelles Folles* »).

RIBEIRO COUTO

LE BLOC DES JOYEUX PAPILLONS (1)

C'est la veille du carnaval que j'ai rencontré M. Brito. Il attendait le tramway près de l'hôtel Avenida.

— Bonjour, Monsieur Brito !

— Bonjour.

Et, comme je m'arrêtais pour allumer un cigare, M. Brito, s'approchant, demanda humblement :

— Du feu, s'il vous plaît !

Il était là depuis deux minutes, la cigarette éteinte, à attendre son tramway et quelqu'un qui lui donnât du feu. M. Brito a entendu raconter, ou bien il l'a lu dans un almanach, que le banquier Laffitte avait obtenu son premier emploi parce que son futur patron l'avait vu se baisser pour ramasser une épingle. Depuis lors, il fait des économies de boîtes d'allumettes, de café et de cirage. Peut-être quelque richard s'en apercevra-t-il et lui proposera une grosse affaire.

Il y a, d'ailleurs, une autre raison pour que M. Brito

(1) Pour le carnaval à Rio de Janeiro, la grande fête populaire au Brésil, les gens pauvres et moyens organisent des groupes ou « blocs » de déguisés, qui se rendent aux batailles de confettis ou aux corsos, soit à pied, soit en auto ou en camions.

agisse de la sorte : il possède deux charmantes filles, toutes deux d'un peu plus de vingt ans, toutes deux très chères, toutes deux exigeant une importance sociale qui est en désaccord absolu avec le modeste emploi que M. Jocelino de Brito e Souza occupe, silencieusement, au ministère des Finances.

Il était cinq heures et demie du soir. Comme la foule nous bousculait, j'invitai M. Brito à prendre l'apéritif à l'Americana. M. Brito, sa cigarette allumée, avait commencé à se plaindre et sa conversation, quoique ennuyeuse, excitait ma curiosité.

M. Brito est un des hommes les plus remarquables de la ville. Je le sais. Et cependant personne ne prend garde à lui. Il est affligé : d'une obésité « plongeante » (son ventre, pour ne point faillir aux lois de la pesanteur, tend à rejoindre le sol), d'un découragement flou, de façons lasses de « vieux-fonctionnaire-qui-se-désespère-avec-ses-filles-à-la-maison ». Les petites veulent avoir des relations, il leur faut des robes, elles lui consomment tout son traitement. Dernièrement, elles ont été prises d'une fureur de luxe qui n'a plus de mesure. Et M. Brito, triste, pensif, continue à inspirer la pitié : les bras chargés de paquets, le veston poussiéreux, les cheveux grisonnants, ébouriffés sur les tempes, sous le chapeau de paille crasseux.

— M. Brito, un vermouth ?

— Bonne idée, Monsieur, bonne idée.

Il a un détail impressionnant sur le visage : les sourcils très poilus, grisonnants aussi, comme saupoudrés de cendre. Ils sont agressifs, ces sourcils.

Dans la personne paisible de M. Brito, ce point énergique est le seul, isolé. Hormis les sourcils, tout en lui n'est que douceur.

La pendule du bar martela six heures. M. Brito, qui allait avaler son vermouth, resta indécis, le verre suspendu à ses lèvres.

Je lus dans ses yeux inquiets cette phrase : « Les petites m'attendent ».

Exactement. M. Brito but une gorgée et dit :

— Les petites m'attendent.

Ah ! ma joie féroce ! M. Brito est comme ça : un hom-

me que, depuis quelque temps, je surprends, je dévoile. Prenant possession de son individualité sans résistance, je suis sur le point de « savoir » M. Brito tout entier. Il y a des moments où, lorsque je le rencontre, je me dis : « Il va me parler d'un article violent qui est paru aujourd'hui dans la *Vanguardia* contre le Président de la République. C'est délicieux : M. Brito, après m'avoir serré la main, se met à parler sur des choses vagues, puis, soudain, comme s'il obéissait à mon commandement, il demande :

— Avez-vous lu la *Vanguardia* aujourd'hui ? Quel article violent ! Terrible !

— Prenez un autre vermouth, Monsieur Brito.

Il secoua la tête pour refuser.

— Les petites doivent s'impatiser.

— Comment vont-elles ?

— Comme ci, comme ça. Vous n'avez jamais voulu venir nous voir ?

(Il demande cela sans le moindre intérêt occulte. Il sait parfaitement que je n'ai pas l'intention de me marier).

— Beaucoup de travail, vous ne vous le figurez même pas.

— Mais le dimanche, Monsieur ! Une fois de temps en temps. Vous nous faites toujours beaucoup d'honneur et surtout bien du plaisir.

— Merci, merci. J'irai. Vous savez que j'aime beaucoup vos jeunes filles.

— Elles sont si gentilles, c'est bien vrai. Elles aiment s'amuser, danser, jouer. Elles ne pensent guère à la vie.

Elles ne pensent pas à la vie ! Aux yeux de leur père, ces deux charmantes princesses de faubourg ne pensent pas à la vie. Elles ne font que ça, au fond ! Elles s'occupent exclusivement de leurs précieuses personnes, de leurs précieux projets de mariage, de leurs précieuses élégances qui coûtent les larmes secrètes de leur père anxieux.

— Je vous en prie, prenez-en un autre.

Il accepte. Et il expose son cas d'aujourd'hui, son cas

que j'attends depuis vingt minutes, comme un chasseur méchant, à l'affût :

— Vous ne pouvez pas savoir les difficultés que j'ai eues depuis hier ! Figurez-vous qu'il me fallait trouver un conto de réis (1) et je ne trouvais aucun prêteur qui voulût me l'avancer. A la fin, j'ai fini par convaincre Moraes, celui de la rue de la Miséricorde, qui, soit dit en passant, me ronge déjà chaque mois la moitié de mon traitement. Quelle vie, mon cher Monsieur !

— Je sais ce qu'elle vaut, allez, Monsieur Brito ! Moi aussi j'ai mes ennuis.

Le vermouth le troubla un peu, le poussant aux confidences. Je continue à l'inciter aux expansions par mon air attentif, par mon attitude empressée, par mes phrases courtes qui laissent toujours un bout pour que M. Brito puisse les saisir.

— Les petites mourraient de tristesse si je n'avais pas réussi.

— Ah !

— Vous savez, elles sont jeunes, elles aiment s'amuser.

— C'est tout naturel.

— Le carnaval fait tourner la tête à tout le monde. Vous comprenez : quel est le père qui ne ferait pas un sacrifice à un moment pareil ?

— C'est juste.

Je commandai deux autres vermouths au garçon.

— Ces emprunts ébranlent beaucoup la bourse d'un homme, Monsieur Brito.

— Terriblement. Ne m'en parlez pas.

— Mais vous avez réussi, alors ?

Il boit une gorgée. Se suce les lèvres pour les essuyer. Et avec soulagement :

— Ah ! heureusement !

— Mes félicitations.

Il sourit, heureux. Ses yeux, sous ses sourcils fournis et poilus, brillèrent de contentement. Ses filles mourraient

(1) Un conto de réis ou mille milréis vaut environ 2.000 francs.

de tristesse s'il n'avait pas réussi ! Il but une autre gorgée.

J'eus la sensation ineffable d'avoir gagné mon après-midi.

— Monsieur Brito, vous allez m'excuser...

— Mais bien sûr, bien sûr !

Je payai et me levai. Il but le fond de son verre et se leva aussi, ses paquets sous le bras. Je pressentis qu'il allait encore me dire quelque chose sur les jeunes filles, sur le carnaval, sur ces paquets, sur son emprunt.

— Elles sont anxieuses. Vous voyez ceci ? Ce sont les déguisements qu'elles avaient déjà choisis en ville. Et des boîtes de lance-parfums. Et des confettis.

— Et des serpentins ?

— Tout !

M. Brito, dans sa tendresse, m'eût embrassé s'il n'avait eu tout ces paquets.

— Vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir deux filles, deux anges, comme moi !

Le tram de la Gavea s'était arrêté pour l'assaut des voyageurs. M. Brito allait se précipiter, mais une idée brilla tout à coup dans son cerveau.

— Vous ne voudriez pas faire partie du « bloc » des petites ?

Cette fois, M. Brito m'avait pris par surprise. Cela ne me plut pas. Ça m'avait échappé.

— Ah ! elles ont organisé un bloc cette année-ci ?

— Nous avons loué un camion. Elles ont pensé à vous, mais elles avaient perdu le numéro de téléphone de votre pension. Et j'allais l'oublier, quelle tête j'ai ! C'est le Bloc des Joyeux Papillons. Alors, vous irez ?

Le tramway partait, carillonnant.

— Téléphonnez-nous !

Il dit cela en courant, voulant tourner la tête vers moi et en même temps sauter sur le marchepied. Il sauta. Accroché, avec ses paquets qui le gênaient dans tous ses mouvements, M. Brito était sublime ! Et le tram doubla le coin de la rue Saint-Joseph, emportant la tendresse, le bonheur, l'extase de ce père.

M. Moraes, de la rue de la Miséricorde, était sur le pas de la porte du bar Brahma, tortillant ses moustaches.

Dois-je faire partie du Bloc des Joyeux Papillons ?

Le mercredi des Cendres (1) j'entrais tranquillement dans un café lorsque M. Brito surgit, tout à coup. Nous nous heurtâmes presque.

— Monsieur Brito !... Si nous prenions un petit café ?

Je tendis le bras cherchant à lui entourer l'épaule. Il essaya de s'esquiver, ébauchant un refus mou. J'insistai avec véhémence, et il finit par entrer avec un air sombre.

J'observai que le nœud de sa cravate était défait. D'un geste nerveux, il palpa son col, son plastron, comme si cela lui eût rappelé une chose désagréable et douloureuse.

Je craignis de songer à ce qu'il allait me dire. Cette négligence dans sa cravate était significative. Je savais que c'était Lálá, la plus âgée, qui lui faisait ce nœud tous les matins. Il allait dire... Non, cette fois, M. Brito ne dit rien.

Alors, j'entamai la conversation :

— Vous êtes-vous bien amusé au Carnaval ?

Il haussa les épaules, mollement, avec un grand découragement. Et, tirant une cigarette du fond de la poche de son veston, il me fit de ses doigts tremblants le geste de demander du feu.

Plusieurs minutes s'écoulèrent. Nous n'avions aucun sujet. Il valait mieux prendre congé.

— Bon, Monsieur Brito, je dois aller à mes affaires.

Il me saisit par le bras. Je tressaillis. La révélation allait sortir.

(1) Le Carnaval à Rio dure trois jours : le dimanche, le lundi et le mardi gras et ne s'achève qu'à l'aube du mercredi des Cendres.

Il y eut encore un moment de silence. Il me demanda enfin :

— Pourquoi n'avez-vous pas voulu faire partie de notre bloc ?

— Oh ! Monsieur Brito, je n'aime guère le carnaval. Croyez-moi, je ne suis pas sorti de chez moi pendant ces trois jours.

— Eh bien ! j'ai regretté, j'ai beaucoup regretté votre absence.

— Pourquoi cela, Monsieur Brito ?

— Vous êtes un garçon sérieux. Si vous étiez venu, vous auriez veillé sur mes filles.

J'eus une frayeur et une perfide envie de rire. J'eus l'impression du ridicule et en même temps d'un vague drame palpitant.

Les sourcils de M. Brito, un instant dardés sur moi, se mouvaient à présent, accompagnant un tic nerveux, un clignotement, indice d'émotion.

— Je vous remercie de votre confiance, Monsieur Brito. Mais je ne sais si j'en suis digne.

— Si fait, si fait...

Je commençais à être impatient.

— Que s'est-il passé d'extraordinaire, Monsieur Brito ?

— Figurez-vous qu'hier, dernier jour, comme mes reins étaient très douloureux, je n'ai pu accompagner mes filles dans la voiture. Vous savez, mes reins...

— Je sais, Monsieur Brito.

Le bloc était grand, une trentaine de personnes. Mais il y avait Gomes, de mon ministère. Gomes avec sa femme. J'étais rassuré de ce côté et je lui confiai les petites. Vous savez, les jeunes gens me paraissaient distingués, mais il ne faut jamais s'y fier.

— Bien sûr !

— Eh bien ! mon cher, vous allez être estomaqué : jusqu'à cette heure-ci les petites ne sont pas encore rentrées.

— Non, Monsieur Brito !

— Gomes est très abattu. Il dit qu'il ne sait pas comment elles ont pu échapper à sa vigilance.

Dans le visage tranquille de M. Brito, ses yeux, toujours

doux, étincelèrent de douleur. Ses sourcils tremblèrent.

— C'est vrai ce que vous me dites ?

— Mal-heu-reu-se-ment !

Sa tête tomba sur sa poitrine, dans la souffrance de la calamité. Ne sachant que dire (et déjà quelque peu au regret de n'avoir pas pris part au bloc, mais pour des raisons inavouables), je rassemblai toute ma colère contre ce Gomes :

— Mais, Monsieur Brito, ce type, ce Gomes est un sacripant !

M. Brito fit non de la tête, ce Gomes n'était pas un sacripant. Et il dit lentement, avec tristesse :

— Sa femme, à lui non plus, n'est pas encore rentrée.

Nous marchions dans la rue, pleine de gens bruyants et heureux.

— Monsieur Brito, attention à cette auto !

Nous traversâmes.

J'essayais quelque chose pour cette douleur :

— Calmez-vous. Elles ont sûrement couché chez des amies.

— Personne ne sait rien à leur sujet.

— Prenez patience, Monsieur Brito. Peut-être sont-elles déjà à la maison.

Nous entrâmes dans un téléphone public. Nous attendîmes un moment, jusqu'à ce que dona Candinha (sœur, et vieille fille mûre, de M. Brito, qui avait élevé les petites, sans mère de bonne heure) répondit à l'autre bout du fil.

— Sont-elles enfin rentrées ? cria M. Brito, la voix rauque et émue, anxieux d'avoir une réponse.

Il accrocha le récepteur à l'appareil, découragé :

— Allons nous-en, Monsieur. Elles ne sont pas rentrées. Il n'y a aucune nouvelle !

Et nous allâmes au *Jornal do Brasil*. Au guichet, M. Brito rédigea d'une écriture tremblée l'annonce : « Un conto de réis. — On récompensera avec un conto de réis quiconque donnera des nouvelles positives au sujet de deux jeunes filles qui, avant-hier, déguisées en XVIII^e siècle, faisaient partie du Bloc des Joyeux Papillons, de

la Gavea. S'adresser à la rue de la République-d'Andorre, n° 7 ».

L'employé du journal prit l'annonce, la lut, sourit discrètement et fit le compte.

M. Brito paya l'annonce et nous sortîmes.

Dans la rue, il eut une idée soudaine :

— C'est vrai, où irai-je chercher ce conto de réis ?

Et sa douce personne se crispa d'angoisse.

Comme nous prenions congé, il se plaignit d'une douleur à la tête. Il s'arrêta un moment, portant la main à son front. Et, subitement, il s'affaissa sur le trottoir, je relevai cette masse pesante. Des gens qui passaient m'aiderent. Il était mort.

Son corps s'en fut dans l'auto de l'Assistance publique, chez lui, après les formalités légales.

Je l'accompagnai.

Dona Candinha était en train de faire le dîner et vint voir qui sonnait, en boitant avec ses rhumatismes, s'essuyant les mains à son tablier. Elle s'effraya. Derrière ses lunettes, ses yeux s'ouvraient tout grands, sans comprendre. Jusqu'à ce que, comme si elle se rappelait tout à coup, elle se mit à crier :

— Les petites ! Et elle leva les bras au ciel.

— C'est Monsieur Brito, dona Candinha... expliquai-je avec calme. Il est malade. Très malade.

— Jocelino ! Pauvre Jocelino ! Qu'est ce qui est arrivé à Jocelino ?

Et elle se mit à s'essuyer les yeux avec son tablier sale.

Parmi les personnes qui veillaient le corps, Gomes se détachait par son air digne d'homme blessé dans son amour propre. Sa femme avait disparu définitivement. On soupçonnait un étudiant en médecine, un certain Aristoteles, de Sergipe, un des boute-en-train du Bloc.

Quelques-uns serraient la main de Gomes avec émotion, en lui murmurant des condoléances. Il donnait l'impression d'être un parent. La disparition de sa fem-

me établissait entre lui et le défunt un lien de famille confus.

Gomes remerciait, un mouchoir sur son visage.

A l'aube, Cotinha, a fille la plus jeune, arriva.

Elle entra à pas de loup. Personne ne lui demanda d'où elle venait, ni pourquoi qu'elle venait. Dans la pièce, il y avait trois ou quatre personnes du voisinage et moi. Tous les autres — y compris Gomes — s'étaient retirés vers minuit. (Gomes expliqua qu'il était fatigué, qu'il avait besoin d'aller se reposer). Dona Candinha dormait sur un fauteuil à bascule de la salle à manger, vaincue par les agitations des dernières quarante-huit heures.

Cotinha se dirigea craintivement vers le milieu de la pièce et se jeta sur la bière. Et elle pleura, elle pleura, toute secouée, comme si elle se vidait par saccades.

Quand elle eût fini de pleurer, elle vint à moi, toute recroquevillée comme une criminelle, les yeux enflés et rouges. Je serrai la main qu'elle me tendait et nous restâmes silencieux. Au bout de quelques minutes, comme si un sentiment sourd et peut-être hostile nous eût poussés aux explications, je lui demandai :

— Et dona Lálá ?

— Je ne sais pas. (Elle haussa les épaules, avançant la lèvre dans une moue de contrariété). Chacune de nous a été de son côté.

Je restai atterré.

— Et Madame Gomes ?

Elle me dit qu'elle ignorait aussi son destin. Très joli ! Voilà l'épilogue du Bloc des Joyeux Papillons pendant le carnaval de 1922, dans la très loyale ville de Saint-Sébastien de Rio de Janeiro, — pensai-je en moi-même.

Ensuite, Cotinha me dit qu'elle avait appris la mort de son père par hasard, parce qu'elle était passée en auto devant la porte « avec un monsieur ». Et elle ajouta, timide, faisant violence à sa pudeur :

— Le monsieur avec qui je suis.

J'eus un choc. Était-ce possible ? Un cynisme lavé de larmes, comme ça, était-ce possible ?

— Mais, dona Cotinha, quelle mouche vous a donc piquées, ainsi, tout à coup ? Êtes-vous devenues folles ?

Elle secoua les épaules, mettant ses deux mains sur ses yeux, comme un enfant et pleurant derechef :

— C'est la vie... que voulez-vous ?

Les autres nous regardaient et chuchotaient entre eux. Sans doute pensaient-ils du mal de nous. Sans doute croyaient-ils même que j'étais le comparse de Cotinha.

Une odeur de fleurs fatiguées et de cire errait, âcre. Un sentiment poignant me dominait, étouffant une vague, une imprécise sensation de sarcasme. Les huit cierges brûlaient silencieusement autour du cercueil de M. Brito, qui avait un crucifix d'argent à sa tête. Je n'avais pu, jusqu'à ce moment-là, définir mon état d'âme. Il me semblait, d'une façon profane, que quelque chose de comique s'insinuait dans tout cela. Peut-être, cependant, était-ce une erreur de ma part, une méchanceté, une tendance cruelle de mon tempérament. Au fond, j'étais abasourdi par tout ce qui m'entourait : M. Brito, sa fille revenue, les gens pauvres et imbéciles du voisinage, les huit cierges, l'odeur des fleurs fatiguées, l'idée du monsieur avec lequel Cotinha s'était promenée en auto, le souvenir de Lálá, celui d'Aristoteles enlevant la femme de Gomes, celui de l'annonce qui avait paru le matin dans le *Jornal do Brasil*, le ridicule du Bloc des Joyeux Papillons, — tout cela n'avait pas encore pris une forme définitive dans mon esprit.

Cotinha méritait-elle quelques gifles ?

Le problème de savoir si Cotinha méritait ou non quelques gifles m'envahit soudain. Je restai à ruminer cette inspiration, comme si elle eût contenu une haute valeur poétique et philosophique. Il était quatre heures du matin. Quelqu'un se leva, sur la pointe des pieds. Un autre se leva également. Un quart d'heure après, Cotinha et moi nous étions seuls.

Nous restâmes tous deux, un long moment, silencieux, regardant M. Brito.

A deux reprises, Cotinha sanglota :

— Mon pauvre petit papa !

A deux autres reprises, elle soupira :

— Et Lálá qui ne sait rien ! C'est affreux !

Les clartés pâles du jour naissant entrèrent lentement

par les fenêtres. Une torpeur m'envahit. Cotinha pleurait, à présent appuyée à mon épaule.

Le bruit du premier tramway, qui venait au loin, me fit lever de ma chaise. Cotinha appuya sa tête au dossier, lasse, humiliée, fripée, sans valeur et sans destin, comme une pauvre chose.

Pour vaincre cette torpeur, je pris la décision de sortir, de marcher. J'allai voir, alors, de près, mon ami défunt, mon champ d'observations et de conquêtes psychologiques, mon infortuné Jocelino de Brito e Souza. Il était presque souriant. Ses sourcils poilus étaient toujours agressifs, énergiques, dans son visage doux, doux à jamais. Cette masse humaine était à présent libérée de la hantise de Moraes, de la rue de la Miséricorde.

— Dona Cotinha, à tout à l'heure, pour l'enterrement.

Elle vint jusqu'à la porte du salon, qui donnait sur un jardinet. Je levai le col de mon veston à cause du froid de l'aube.

Je tendis la main à Cotinha. Je la dévisageai avec pitié et révolte : grassouillette, brune, une ombre sur sa lèvre supérieure. Et irresponsable, copine, facile, vaincue dans ses vanités de princesse de faubourg par ce drame compliqué de fugue et de mort.

Comme elle me regardait fixement, je vis dans ses yeux le souvenir de sa vie ancienne : le foyer de M. Brito, les dimanches de visites ou de promenades avec d'autres personnes qui fréquentaient chez eux, les projets ambitieux de bons mariages, le luxe, la commodité quotidienne d'une situation respectable et plaisante. Maintenant, tout cela fini, à jamais !

Elle éclata en sanglots sur mon épaule : qu'elle était malheureuse, qu'elle allait souffrir, qu'elle ne savait pas comment elle avait perdu la tête, qu'à présent elle était perdue, qu'elle voulait mourir aussi...

Je la consolai de mon mieux, lui prenant les poignets. Je lui conseillai de faire rechercher Lálá (elle devait bien soupçonner, au moins soupçonner, où pouvait être sa sœur) et je pris congé, rapidement

La rue ! La rue déserte, vide, libre, pour mes pas et

pour ma route ! Je courus. je courus pour attraper le tramway et pour me réveiller Et cependant que je courais, j'emportais la sensation de fuir une chose fascinante et menaçante, de me délivrer enfin... Une chose douce et hideuse qui ne pourrait plus arriver dans l'aurore pure du faubourg...

(Extrait du livre : « *Bahianaise et autres femmes* »).

ainsi, dans la solitude d'une plaine flamande, tombé des nues et noyé dans un canal ! Je ne voulais pas que mes os restent dispersés parmi les oignons de tulipes, accompagnés seulement des pleurs du vieux Mulder et des sanglots de quelques blondes petites meunières ! Non et non ! Je pris garde à tout et suppliai le noble veuf de bien vouloir refermer les ailes de sa machine avant mon entrée dans ses sombres. Le triste vieillard, évoquant sans doute le drame conjugal, se rendit à mes prières en maniant une rustique et simple manivelle. Presque aussitôt, malgré la fureur du vent, les ailes s'immobilisèrent, comme une croix en relief sur le brouillard gris.

(Extrait du livre : « *Hollande* »).

ALCEU AMOROSO LIMA

MONSIEUR ARCHANGE OU LE PARADIS PERDU

— Déjà si tôt, Monsieur Archange ?

Il s'appelait Gabriel. Il se fâcha au début avec ce blagueur. « Manque de respect ». Seules dans la maison, — nationalisme et foi, — deux lithographies : la Première Messe au Brésil et l'Expulsion du Paradis. Un archange brandissait un glaive de flammes. Un fond de tempête, le couple fugitif, des pierres, l'archange d'or, impressionnaient Gabriel. Et il portait lui-même le nom de l'Ange préféré. Son père avait été bien inspiré. Mais cette blague... et le surnom se répandait. Même sa femme, la docile Eurydice, qu'il avait été chercher, insignifiante, dans la petite maison de sa mère, une veuve de Santa Clara, lui dit un jour au dîner :

— Monsieur Archange, passe-moi donc le riz !

Il se résigna.

Il n'aimait contrarier personne. S'il en était ainsi, c'est qu'il fallait que ce soit. Il aimait à mener sa vie tout doucement. Jamais une révolte. « C'est ma destinée... » songeait-il dans le train, regardant les poteaux télégraphiques qui coupaient le paysage et dont les fils montaient et descendaient.

Il tenait à la main le dahlia qu'Eurydice lui avait donné au départ. Et déjà dix ans de mariage. Quelle brave petite femme ! Debout de bonne heure. Le condui-

sant toujours à la porte. Et toujours avec une fleur... Je ne sais pas comment Didice arrive à avoir ces massifs. Le temps d'arroser les graines de la voisine, et la terre fait le reste... Trois cents francs par mois et la vie si chère ! Allait-on vraiment l'augmenter ? On verra bien. Je suis fauché, mais... Didice, tac-tac toute la journée avec ses sabots. Petite bonne femme active. J'ai bien fait. Foin des élèves de l'école normale et des couturières, travaillant en ville ! Mieux vaut une petite banlieusarde, vivant chez soi, travaillant. Et n'était-elle pas jolie ? Parbleu ! Cela, oui, avait du bon, car tout le reste...

Et lorsque le train déversa à la gare centrale la foule pressée, avec ses paquets, ses yeux fripés, distraits, poussée vers le tramway sans notion de rien, comme tous les matins, tous pareils, lourds, monotones, identiques... Gabriel, lui, allait joyeux et léger, comme si tout eût été nouveau. Il ne sentait pas son estomac, ni son cor, ni... Gabriel ne sentait rien, avec son dahlia à la main. Il sourit à une glace, et une petite mulâtresse ébouriffée étouffa un petit rire dans son éventail, chuchottant quelque chose à sa compagne qui se renfrogna.

La foule s'écoulait par les portes. Une huile compacte glissant entre les doigts de la main. Et le soleil mélangait des ombres longues, des corps sans grâce à des silhouettes minces, ombres et corps sans contours, taches claires sur la masse foncée, grise, qui s'étirait comme un cheveu que l'on démêle.

Gabriel marchait, avec son dahlia. La place de Saint-Domingue. La vieille petite église, rien qu'une façade, ou presque... La porte, qui rappelait le cuir écru, et qui avait perdu toute sa dignité, ne s'ouvrait plus que pour l'équipe des tue-moustiques (1) ne s'émut guère avec M. Archange. Elle avait perdu la foi aussi, lorsqu'elle avait vu le sanctuaire devenir dépôt. Il est vrai qu'elle le voyait tous les jours, à cette même heure, dans son humble

(1) Les employés du service de Lutte contre les moustiques.

uniforme couleur de terre, la figure verte et maigre, des os comme des rochers à fleur d'eau, des souliers...

— Je vais mettre ce dahlia dans un verre d'eau. Je veux le rapporter ce soir à Didice comme il est venu, tout frais.

— Monsieur Archange, salut ! Qu'est-ce qui vous a donc pris aujourd'hui ? Il n'est pas encore sept heures, et vous voilà déjà par ici ?

Et le vieux retirait — d'une énorme commode de palissandre sans fermoirs, où jadis on gardait, parmi l'encens, les chasubles du vicaire, les soies, les dentelles, le lin transparent, les fils d'or, — des boîtes en fer blanc pleines de désinfectant, des bandes de papiers pour sceller les caisses d'eau, des pots de colle pour coller les étiquettes et tout le reste pour l'équipe qui n'allait pas tarder.

C'était un grand jour pour Gabriel que ce jour-là. C'est pourquoi il était arrivé de bonne heure. Il avait dormi peu, en pensant à la réponse qu'on allait lui donner. Serait-ce oui, serait-ce non ? Projets...

Sa grande passion avait toujours été le théâtre. Et il jouait. Lorsqu'à Piédade on avait organisé un club, il avait aussitôt proposé une scène et le succès des petites pièces avait fait valoir au groupe le nom de « João Caetano de la Banlieue » (2). L'auteur en était un greffier de l'Inspection des Véhicules, qui les composait dans une pièce voisine de la morgue. Ce voisinage lui inspirait des tragédies sombres et shakespeariennes. La dernière, dans laquelle un fils assassine son père pour venger l'honneur de sa mère, avait été comparée, par le chroniqueur théâtral du *Colibri*, aux « fameuses pièces de l'antiquité, où Sophocle épanouissait son génie immortel, dont l'étincelle ressurgit parfois sur la terre américaine, seulement étouffée par le milieu ingrat, par la manie des choses étrangères qui sévit dans nos lettres et par le

(2) Célèbre acteur brésilien du siècle dernier.

compagnonnage de notre critique officielle des journaux à grand tirage ».

Gabriel avait joué le rôle du fils vengeur. De la scène, il pouvait voir les yeux humides de Didice, cependant qu'il invectivait le père indigne : « Auteur de mes jours, tu vas mourir de ma main, ainsi le veut la justice divine ». Le rideau, les larmes, les applaudissements, et lui, enroué et suant, avalait un petit verre de porto que le père assassiné lui apportait pour lui éviter un rhume.

— Voilà... Voici la boîte en fer blanc. Un peu d'eau et nous aurons cela fleuri toute la journée. C'est le seul objet inutile de cette cathédrale et par cela même le seul qui serve à quelque chose.

C'était le vieux sacristain qui commençait avec ses histoires. C'était un type. Gabriel l'avait déjà trouvé là. Il n'avait jamais pu rien savoir de sa vie. Il habitait là gratis et gardait le matériel. La nuit, on entendait des voix, mais on n'y avait jamais vu entrer qui que ce soit après le départ de l'équipe. Le vieux s'enfermait et puis, chut, plus rien... Il mangeait dans un caboulot, tout seul, mais un groupe se réunissait pour écouter ses histoires, qu'il lisait dans les livres de Martins (un vieux bouquiniste de Rio), selon ce que disait le petit commis qui le voyait toujours vers le haut de la rue General-Camara.

— M'sieu le sacristain, que me dites-vous du théâtre municipal ?

Le vieux Diogène le regarda de biais.

— Le Municipal ? Tu ne te contentes donc plus du João Caetano, Talma ? Parfait. Mais c'est cet uniforme qui te fait tort. Pardieu ! Tu as vraiment le masque tragique.

— Attendez voir, M'sieu le Sacristain. Je m'en sens bien capable. Mais ce que je veux, c'est autre chose. Figurez-vous que j'ai demandé au docteur Fulgencio... On dit qu'il est un bon piston pour la Préfecture, et je lui ai demandé une place de portier le soir au Municipal. C'est dix milréis par soirée, et puis... c'est le Municipal !

Il n'entendit même pas la réponse. Tout n'était que rêve ce jour-là. Une fois, il avait été au Municipal, seul, et de là-haut il avait vu ces hommes en habit marron

avec des boutons et une chaîne dorés, foulant les tapis et parlant à ces gens chics. Et surtout la scène, les artistes, qu'il ne comprenait pas mais qu'il voyait. Une seule fois. Les tragédiens italiens. Un couteau, du sang, des agonies. Le grand émerveillement. Des jours de fantaisie déchainée. Et peu après la fondation du João Caetano de la Banlieue. Mais le budget serré, Didice, toujours un peu souffrante, le temps qui passait, jusqu'à ce que le docteur Fulgencio lui eût parlé de ça et que Gabriel se mit à vivre ce grand espoir.

La réponse fut *oui*. Et le lendemain, il fallait qu'il soit à sept heures pour endosser l'habit marron, — quel long baiser au départ. Et au retour, pas le moindre sommeil. Didice, curieuse, n'avait pas dormi non plus. Et Gabriel ne trouvait plus de mots pour décrire cette soirée.

— Tu ne peux même pas te le figurer, Didice. Comme c'est beau, tout ça ! Du poulailler on ne voit rien. Il faut être là, tout près, pour en jouir. Tout est doré, peint de belles couleurs. Et les tapis, c'est un vrai plaisir de marcher dessus. Ces gens, pleins de cérémonie, tous en habits neufs, avec des souliers vernis, et les dames, grand Dieu ! Je n'avais jamais vu tant de bijoux !

Les yeux, que le sommeil commençait à vaincre, se rouvrirent :

— Hein, Gabriel, beaucoup de bijoux, vraiment ?

Et la caverne d'Ali-Baba s'esquissa sur le mur. Sorti-lège des brigands.

Il continua à raconter et les choses peu à peu se brouillèrent s'éteignirent, moururent, dans cette chambrette nue, à la lueur du pétrole qui peignait tout en jaune et laissait de grands trous d'ombre dans les coins, d'où, peu à peu, une nouvelle réalité surgissait, plus vivante, plus nette, plus présente, et les murs allaient s'élargissant et la lampe se multipliant en mille foyers, dont la lumière jetait sur Gabriel toute sa splendeur. Et les phrases lui sortaient des lèvres, passionnées, brûlantes, écrasantes, et il sentait toute cette foule gouvernée par sa voix, suspendue, transportée vers un monde imaginaire, où son verbe sonnait déjà au grand air, dans une atmosphère qui tintait comme du cristal, cependant que les champs

s'étendaient, tout verts, dans une tempête de topazes, comme des soleils, et que la foule délirait, foulant des perles, portant en triomphe l'artiste qui...

Ce jour-là, Gabriel se heurta à la porte fermée. Il alla trouver le sacristain chez Martins où, à grand'peine, il le pêcha dans un Bernard Shaw.

— Tu as raison, mon cher Archange. Le théâtre, c'est la réalité. Ce que tu vois tous les jours, devant tes yeux d'homme qui craint Dieu et qui remplit comme il faut ses devoirs de fonctionnaire, tout ça n'est qu'une imitation bien mauvaise de tout ce que nous avons en nous-mêmes. Et c'est ça qui vit réellement. La scène est dans la salle, mon petit. Ils achètent des places pour aller voir jouer et ils ne savent pas que ce sont eux les acteurs. C'est dans ces bouquins, là, à terre, en piles, que se trouve la réalité. Ton pot de colle et ta boîte de désinfectant, insignes de ta profession, voilà la fantaisie. Un mauvais rêve sans doute. Des cauchemars, bien souvent. Des cauchemars terribles, oui, je le sais bien, moi que voici. Mais on finit toujours par se réveiller si on réfléchit un peu. Quelques-uns, c'est vrai, vivent toujours en esclaves du rêve, et se tuent au travail et luttent, et souffrent pour des riens et perdent leur jeunesse à la poursuite de mirages, qui prennent l'apparence de monnaies, de femmes, de palais, de commandements, d'écoles, que sais-je ? Et ils finissent toujours par se réveiller, ne serait-ce que pendant une minute, au bord de la réalité infinie, que tous craignent, sans penser à elle par superstition, et c'est au cours de cette minute qu'ils vivent la grande vérité de leur vie gaspillée en fantaisies mortelles, pénibles, inutiles, qu'ils avaient pris pour des réalités, tandis qu'ils étaient passés parmi la réalité véritable sans la voir, ou sarcastiques ou cyniques. Et la mort, qui est pour nous la réalité amie immanente qui vient couronner notre réalité quotidienne — que les autres qualifient de théâtrale ou d'illusoire — est pour eux la réalité amère et intolérable par laquelle ils souffrent, en une minute, toute leur vie de folies à la poursuite d'illusions. Pour-suis donc cette route, Archange, tu parviendras à l'émancipation et à la réalité, murmura-t-il doucement à

Gabriel, qui s'était endormi sur une chaise du marchand de bouquins, fatigué de sa veille, pendant que le vieux regardait dans la rue, attiré par la tache claire d'une femme qui passait, habillée de regard. Il hésita une seconde, puis il sortit à son tour.

Gabriel finit par s'éveiller, ainsi que l'avait prédit la philosophie du sacristain, mais pas pour l'accomplir. Il s'en alla rejoindre l'équipe. Il travailla encore la demi-journée, souriant. Tout était facile. Comme ses compagnons étaient heureux. Cette vie, parbleu ! Après tout... Et Gabriel eut la chance de n'avoir affaire ce jour-là qu'à des gens polis. Pas un seul de mauvaise humeur. Lorsque le fils de la Syrienne lui jeta une cuillerée de bouillie à la tête, Gabriel rit aux éclats, caressant « ce petite diable si gentil ». Et il paya le billet des copains ; et un café avec, et encore une bouteille de bière, et il sourit à la voisine au phono, qui lui concassait la cervelle chaque jour, avec les mêmes disques, et qui, ce jour-là, jouait délicieusement.

— Elle a enfin acheté de nouveaux disques...

Didice passa les jours suivants dans l'attente des soirs, et les soirs dans celle des nuits, quand Gabriel rentrait, éreinté mais brummélien, encore parfumé, racontant des détails, décrivant des toilettes. Mais oui, Gabriel commençait à s'y connaître en fait de toilettes. Il bavardait au théâtre avec la femme du vestiaire. Et il avait une opinion bien assise sur les manteaux. Et il distinguait déjà à la coupe une robe de chez Drecoll, un habit, « il n'y a qu'à Londres qu'on sache couper un habit ». Son uniforme marron l'annulait et il pouvait à loisir promener ses regards extasiés, peignant la salle comme une toile. Aimable jusqu'à l'obséquiosité. Et il n'employait que du « Votre Excellence ». L'humanité, pour lui, se partagea alors en deux classes : celle qui comprend ceux qui ont un habit et des bijoux véritables, et l'autre ceux qui n'ont ni habit ni bijoux. Et plus il se courbait devant les habits et les bijoux et plus il se redressait devant les autres mortels privés de ces attributs.

— Didice, une surprise pour ta fête, demain.

— Qu'est-ce c'est ?

— Un fauteuil au Municipal. Un abonné qui est malade et dont j'ai la place, grâce au contrôle.

Lorsque le lendemain sa Didice se présenta déjà prête pour le théâtre, à peine était-il revenu du travail, Gabriel ouvrit de grands yeux :

— Comme ça ? Avec ces volants et ces brimborions ? Ce petit plumbeau sur la tête et tout ce mélange de couleurs et de verroterie ? Tu veux aller comme ça ?

— Mais, Gabriel, c'est la seule robe du soir que j'aie, tu le sais bien. Celle de mon temps de jeune fille encore, tu te souviens, et que tu trouvais si gentille sur moi ?

— Jolie, cette saleté ? Tu es folle ! Ça pouvait servir pour les petites sauteries de Santa Clara, au son de la viole, mais pour le Municipal, pour les fauteuils du Municipal, à côté des dames de la *gentry* de Rio, parmi l'élé-gance de toutes ces robes de tulle légères et discrètes ! On croirait que tu... est-ce que je sais, moi ! Moi, t'emmen-ner comme ça ? Tu n'y penses pas !...

Pendant que les larmes de Didice tachaient le corsage déjà déteint de la pauvre petite robe de dix ans, des nuits du João Caetano, Gabriel, sombre, furieux, enfonçait son chapeau sur sa tête pour aller respirer dehors. Celle-là, sa femme ? Lui, qui passait ses soirées à regarder les femmes les plus élégantes de Rio, malgré le respect avec lequel il indiquait les fauteuils, courbé en deux, comme une serrure lui qui était monté de « tue-moustique » à employé du Municipal (les heures du travail de jour étaient à présent si pénibles pour Gabriel, que pendant qu'il travaillait il était insupportable, injuriant ses compagnons, agonisant les habitants, critiquant l'adminis-tration de la Santé Publique, et aussitôt qu'il finissait sa journée, n'arrivant plus à se convaincre qu'il était encore « tue-moustique », Gabriel, lui, l'Archange, marié à cette petite en robe à volants rouges et à dentelles et à rubans. Ah ! Destinée...

Résultat : pleurs et sanglots toute la nuit, en l'absence de Gabriel, qui s'en fut seul, repentí, mais un grand vide

dans la tête, sans savoir pourquoi. Au retour, une longue explication, inutile, coupée de baisers froids, de silences pénibles, d'un grand vide, le vide que Gabriel ne savait pas expliquer et qu'il avait senti au cœur toute la nuit, comme une frayeur sans raison, ou dans la tête, comme si sa mémoire eût tout à coup perdu pied, alors qu'il essayait de s'éloigner un instant de son occupation présente du moment.

Et Gabriel, qui avait toujours été doux, un velours en personne, se mit à avoir des colères sans motif, des tonnerres qui faisaient courber la tête à Eurydice. La saison du Municipal s'acheva. Et Gabriel, qui devait s'améliorer, empira. Il fut relevé de son travail à cause de fautes successives. Il passait son temps dans les cafés à raconter les nuits du Municipal, à décrire bijoux et robes. Il buvait. Il provoquait des rixes. Il courut les femmes. Bref, le voyou classique.

Un soir, il prit le train vers minuit, un peu bu. Sur la plate-forme, entre deux wagons, il gesticulait en parlant aux étoiles, déclamant des bribes de rôles appris. Le train filait, les deux plate-formes dansaient à contretemps, parmi le grincement de la ferraille et les sifflements prolongés de la locomotive, trouant la nuit silencieuse, entre les alignements de maisons fermées qui semblaient dormir.

Comme le sol que l'on voit passer sous le wagon paraît doux, lisse et clair ! Comme cela doit être bon de se coucher tout du long sur ce sol moelleux, pour regarder le ciel criblé d'étoiles et dormir, dormir une bonne fois, pour rêver à tant de bonnes choses du passé, avant le soir de la robe... Gabriel se couche sur la plate-forme agitée, fouetté par le vent, fixant son regard sur le sol qui court et qui paraît aussi moelleux que les tapis du Municipal, naguère. Le vent lui fait du bien. Sa tête s'éclaircit. Un grondement continu, monotone, sous lui. Les roues martèlent les rails. Un joint — un autre joint, un joint — un autre joint, répète machinalement Gabriel. Et il ressent une grande fatigue. Un désir d'oublier. Des pensées sans suite se heurtent dans sa tête. Quelle solitude ! quelle tristesse ! que de riens autour de lui ! Un

train vide. Une nuit muette, lointaine, sur les champs d'herbe rare. La paix partout. Un grand sommeil parmi les arbres, les maisons, les gens, qui rêvent peut-être. Un joint — un autre joint, un joint, — un autre joint. Un joint — un autre joint.

Regrets. Regrets profonds, aigus, impérieux, qui se lèvent du fond de sa mémoire et grandissent, s'amplifient, comme un brouillard dense qui couvre peu à peu un paysage et ferme tout derrière son rideau, dans son corps blanc, épais, impalpable. Ses yeux se mouillent insensiblement. Une tendresse immense envahit son âme. Et une image surgit du brouillard, comme si c'eût été le brouillard lui-même qui lentement se fût humanisé et eût créé des formes et modelé une image idéale, pâle, brouillée, une figure de femme si belle, si pure, qui ?... On dirait, on dirait que c'est elle... c'est cela... sa Didice. Didice, murmurent ses lèvres à l'ombre qui lui ferme le paysage des yeux, la mémoire, la fantaisie, et qui jette, sur son pauvre corps étendu, balancé d'un côté et d'autre par le mouvement du train, un long regard humide de bonté, une invitation aux douceurs d'autrefois, lorsqu'elle, chaque matin, cueillait une fleur au jardin pour qu'il emportât au travail quelque chose d'elle, en plus du souvenir ardent des nuits dans la maisonnette silencieuse.

Le vent, toujours.. Le sifflement long, strident, dans la nuit. La ferraille assourdissante martelant les oreilles. Un joint — un autre joint. Un joint — un autre joint. Quel repentir ! Ne plus jamais boire, revenir à sa Didice. Ces habits, ce vieux sacristain qui lui avait rempli la cervelle de tant de choses bizarres... Retourner au travail comme auparavant, à son petit théâtre, déclamer, et les applaudissements du public qui pleure, ému. Et le baiser de Didice, et les dimanches à la maison, l'image du saint...

Le train file. Un joint — un autre joint. Un joint — un autre joint. Les poteaux se couchent ainsi que les arbres, et les maisons se joignent comme un ruban lisse, long, élastique, qui s'allonge, s'allonge...

— Mais, ça va craquer, ça va craquer,,

Lorsque, le soir de ce jour-là, Madureira, le riche entrepreneur du Meyer, arriva à la maison, sa compagne vint à sa rencontre en souriant et lui passant les bras autour du cou brûlé de soleil :

— Sais-tu que nous voilà enfin délivrés de mon ivrogne de mari ?

Mais Gabriel n'en mourut pas. Il agonisa pendant des jours, une jambe amputée ; plus tard, on lui coupa l'autre. Il passa des mois à l'hôpital, où personne n'alla le voir, naturellement. Il en sortit, mendiant, et revint à la maison, se traînant dans sa petite voiture de mutilé. On lui en indiqua une autre. Alors ?

Et lorsque sa Didice, épouvantée par cette résurrection, par ce monstre qui apparaissait à ses yeux et entraît chez elle, comme l'image horrible d'un remords (immérité ? mérité ?) s'enfuit dans la rue, hallucinée, riant aux éclats, — le misérable, le pauvre Archange voulut pleurer. Il ressentit un immense désir de mourir une bonne fois. Mais il ne put rien faire, car il n'était plus rien, qu'une pauvre chose ambulante, une guenille immonde, repoussante. Quel dégoût de soi-même ! Et de voir vivre n'ayant plus la force de mourir.

Madureira rentra et Didice se calma. Le misérable mutilé vit tout cela. Le voisinage commenta longuement l'événement, mais d'autres s'ensuivirent et tout fut oublié. Le mari, c'était M. Madureira, le riche Madureira, le prospère Madureira, qui avait déjà son auto et qui, l'année suivante, eut sa loge au Municipal, où il se mit à pavaner, le ventre guilleret, à côté de dona Eurydice, avec son collier de perles, ses robes de Paris, son manteau de fourrure, demandant au portier, sèchement, de lui ouvrir la porte de sa loge.

La dernière douleur de M. l'Archange fut à la porte de l'église où il demandait l'aumône. Il ne les vit pas sortir ensemble de la messe, mais il apprit qu'ils avaient déménagé à Botafogo, où M. Madureira avait construit une belle maison pour lui.

Il ne put souffrir davantage. Et il avait souvent de grandes joies. Lorsque, la nuit, dans son sommeil de

gueux, dans une remise de Piedade, sur la paille immonde des bêtes, il rêvait à sa maisonnette d'autrefois. Et peu à peu, la maisonnette s'évanouissait, et il ne restait que l'image de la salle à manger, l'Archange resplendissant qui était lui-même, lui, Gabriel, en chair et en os, avec son visage de jadis, chassant de chez lui les deux coupables, humiliés, couverts de honte, dépouillés de tout, cependant qu'il brandissait le glaive vengeur, seul comme un soleil, dans la nuit sombre où les autres plongeaient vers la souffrance.

(Tristão de Athayde).

MUCIO LEÃO

LE VŒU INUTILE

I

L'heureux foyer

Si le bonheur a jamais souri sur terre, cela a bien été au foyer de dona Dorotéia, à Goiana (1).

Mariée au major Antonio Cordeiro, de la Garde Nationale (2), elle possédait tout ce qui, aux yeux du monde, peut rendre une femme heureuse : son mari était fidèle et tendre et sa fortune prospère lui avait donné d'excellentes usines à sucre. Le juge Horacio Cerqueira, qui l'avait mariée, chaque fois qu'il la rencontrait, lui disait :

— Que Dieu continue à bénir sa fille chérie !

Et dona Dorotéia était, réellement, la fille chérie de Dieu.

Elle avait connu le major alors qu'ils étaient tous deux

(1) *Goiana* : Ville de l'Etat de Pernambuco.

(2) La Garde Nationale, aujourd'hui supprimée, était un corps de réservistes, dans le genre de la garde nationale qui existait en France sous Louis-Philippe.

assez de carnages et de pillages, d'incendies et d'abominations. La terre a soif, non du sang des guerriers et des pleurs des veuves et des orphelins, mais de la sueur des laboureurs. Les temps sont venus où les fils d'Abel vont désarmer par la douceur les fils de Caïn. Pour la myrrhe que tu m'as donnée, emporte avec toi la paix et va instaurer son empire parmi les hommes ».

* * *

Puis, emportant chacun son dépôt ineffable, les trois Mages partirent. L'étape était longue et difficile. Tellement pénible et longue que, partis depuis deux mille ans, ils ne sont pas encore arrivés à leur but...

XAVIER MARQUES

LA VIE DE L'HOMME

Conte

Dieu créa l'homme et lui dit :

— Va, tu seras le seigneur de la terre et l'animal supérieur. De grands travaux et bien des surprises t'attendent, mais tu triompheras de tout en y mettant du tien. Ton bonheur dépend de ton vouloir. Tu vivras trente ans.

L'homme écouta et se tut.

Dieu créa l'âne et lui dit :

— Tu vivras comme l'esclave de l'homme, tu le porteras ainsi que tous les fardeaux qu'il te mettra sur le dos. Tu seras suffisamment discret et patient pour supporter, non seulement les charges pesantes, mais aussi les privations qui te seront imposées pendant les voyages. Tu vivras cinquante ans.

L'âne médita et répondit :

— Esclavage, fardeaux, privations, et vivre cinquante ans... C'est beaucoup, Seigneur, trente ans me suffiront.

Dieu créa le chien et lui dit :

— Va, tu seras le compagnon de l'homme, que tu

garderas, toujours vigilant, à sa porte, le servant avec une complète obéissance, même si on ne te donne qu'un os pour apaiser ta faim. Tu recevras des coups, mais humble et fidèle, tu lécheras la main qui te frappera. Tu vivras trente ans.

Le chien pensa et répliqua :

— Veiller nuit et jour, être fouetté, avoir faim et vivre trente ans... Non, Seigneur, j'en veux seulement dix.

Dieu créa le singe et lui dit :

— Va, ton métier est de distraire l'homme, sautant de branche en branche ou bien attaché à une chaîne, tu chercheras, en copiant ses gestes et en l'imitant, en faisant des grimaces, à lui faire oublier ses ennuis et à le mettre de bonne humeur. Tu vivras cinquante ans.

Le singe sourcilla et demanda :

— Seigneur, c'est trop pour une vie aussi indigne. Il me suffit de vivre trente ans.

Prenant alors la parole, l'homme dit :

— Vingt ans que l'âne n'a pas voulu, vingt ans que le chien a dédaigné, et vingt que le singe a refusés, accordez-les moi, Seigneur, car trente ans sont trop peu pour le roi des animaux.

— Prends-les, dit le Créateur. Tu vivras quatre-vingt-dix ans, mais à une condition : tu réaliseras, dans ta vie, non seulement ton destin, mais aussi celui de l'âne, du chien et du singe.

Et ainsi vit l'homme.

Jusqu'à trente ans, courageux, résistant, il brave les dangers et les obstacles, il lutte résolument, il vainc et il domine : il est homme.

De trente à cinquante ans, il a une famille et travaille sans répit pour la maintenir. Il élève ses enfants, se fatigue pour leur donner une bonne éducation et leur assurer l'avenir. Les charges et les responsabilités s'accumulent sur son dos : il est âne.

De cinquante à soixante-dix ans, il est la sentinelle de

la famille. Dévoué et docile, son devoir est de la défendre, mais il ne peut déjà plus faire prévaloir sa volonté. Contrarié, il s'humilie, il obéit : il est chien.

De soixante-dix à quatre-vingt-dix ans, sans forces, courbé, trébuchant, plein de rides, il végète dans un coin, inutile et ridicule. Il fait rire de sa gourmandise, de son gâtisme et même de ses grognements. Il sait qu'on ne le prend plus au sérieux, mais il se résigne et aime à faire le clown pour les enfants : il est singe.

(Extr. du livre « *A cidade Encantada* »).

dormait, peut-être au rythme de quelque vieille chanson indigène ou péninsulaire, il le couchait sur des palmes luisantes, parmi des fleurs agrestes. Et les maîtresses du village, les Indiennes babillardes, apprenaient à l'école d'Anchieta la délicatesse des gestes maternels.

Brusquement, cependant, sous la menace des sorciers ou sous le poids de la tradition, car les démons de la tribu, implacables, exigeaient le sacrifice du *marabá*, les robustes nourrices refusèrent leur lait à l'enfant. Désolé, Joseph d'Anchieta le voyait dépérir de jour en jour, dans les pleurs d'une faim angoissante et douloureuse. Autour de l'oratoire, l'abondance de la terre et de la mer, la plénitude magnifique ; dedans, la vie innocente et affamée agonisant... Les supplications du saint n'émouvaient pas les Indiennes, qui allaitaient à côté leurs petits fauves. Une à une, elles allaient et venaient, bronzées, robustes, jeunes, le lait gonflant leurs seins denses. Et hors de celui-là, excessif mais inaccessible, il n'y avait que le lait des panthères parmi la forêt ou dans les cavernes.

Ainsi vint à mourir de faim, condamné à l'inanition par les mères de la tribu, le plus doux de leurs enfants, le fils spirituel d'Anchieta. Sans larmes, retenant dans son cœur comme une vague tourmentée de pitié, le saint rendit le petit corps à la terre insatiable, et écrivit par la suite que l'ange avait été bien inspiré, en émigrant au ciel, au lieu de rester dans cet exil inhumain des sauvages. Notre-Dame, glorifiée parmi les parfums de la rose mystique, ne lui refuserait certainement pas le lait de sa tendresse divine.

(Extrait du livre : « *Anchieta* »).

BIBLIOGRAPHIE

MACHADO DE ASSIS

Né en 1839 et mort à Rio en 1908. Fondateur de l'Académie Brésilienne. Auteur de nombreux ouvrages, dont : *Crisalidas* (poésie) ; *Falenas* (poésie) ; *Americanas* (poésie) ; *Historias da Meia-noite* (contes) ; *Yaya Garcia* (roman) ; *Memorias posthumas de Braz Cubas* (roman, traduit en italien, Ed. Caraba, Canciano, et en espagnol, Ed. la Razon, Montevideo) ; *Quincas Borba* (roman, traduit en italien, Ed. A. Coricelli, Milan) ; *Dom Casmurro* (roman, traduit par Francis de Miomandre, Paris) ; *Esau et Jacob* (roman, traduit en espagnol, édité à Buenos-Aires) ; *Memorial de Ayres* (roman).

ALUISIO AZEVEDO

Né en 1857 au Maranhão. Mort à Buenos-Aires en 1913. Membre de l'Académie. A publié de nombreux ouvrages, parmi lesquels : *O Mulato* (roman) ; *Casa de Pensão* (roman) ; *O Coruja* (roman) ; *O Cortiço* (roman) et *O livro de uma sogra* (roman).

CARLOS MAGALHÃES DE AZEREDO

(Rio de Janeiro — 1874). Membre fondateur de l'Académie Brésilienne. Œuvres principales : Vers : *Procelárias*, *Horas Sagradas*, *Odes e Elegias*, *Vida e Sonho*, *a Volta do Imperador*, *Sinfonia Evangélica*, *Eva*, *a Confissão*. Prose : *Alma Primitiva*, *Ariadne*, *Casos do Amor e do Instinto*

(volumes de contes et nouvelles), *O Eterno e o Efêmero*, *Homens e Livros*, *Dom Pedro II* (étude sur sa physionomie morale).

JULIA LOPES DE ALMEIDA

Née en 1862, à Rio de Janeiro, et décédée en 1934. A publié de nombreux ouvrages, parmi lesquels : *Ansia Eterna* (roman) ; *Eles e Elas* (fantaisies) ; *A Falencia* (roman) ; *Historias da nossa terra* (contes historiques) ; *A viuva Simões* et *A Familia Medeiros* (romans).

Son mari, M. Filinto de Almeida, auteur de plusieurs œuvres en prose et en vers, est membre fondateur de l'Académie Brésilienne.

ANTONIO AUSTREGESILO

Né à Pernambouc. Membre de l'Académie Brésilienne. Auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels : *Palavras academicas* (discours) ; *Clinica Medica*, *Clinica Neurologica*, *Perfil da Mulher Brasileira* (essais) ; *Disciplina espiritual* (étude) ; *Caractères humanos* (étude), etc...

MEDEIROS E ALBUQUERQUE

Né en 1867 à Pernambouc, mort à Rio en 1934. Membre fondateur de l'Académie Brésilienne. Il publia de nombreux livres, parmi lesquels : *Canções de Decadencia* (poésie) ; *Mãe Tapuia* (roman) ; *Tediro meu ... e dos outros* ; *O silencio e de ouro* (essais) ; *Pontos de Vista* (essais) ; *Paginas de Cricas - Tests* (pédagogie) et *Minha Vida...* (mémoires).

OLAVO BILAC

Né en 1865 à Rio et mort en 1918 dans la même ville. Membre fondateur de l'Académie Brésilienne. Ses ouvrages principaux sont : *Poesias*, *Chronicas e Novelas*, *Critica e Phantasia*, *Poesias Infantis*, *Conferencias litterarias*, *Ironia e Piedade*, *Theatro Infantil*, *Tratado de Versificação*, etc...

PAULO BARRETO

(Pseudonyme : JOÃ DO RIO)

Né en 1881 à Rio et mort à Rio en 1921. Membre de l'Académie Brésilienne. Dans son œuvre assez considérable, on peut citer : *As religiões do Rio* (folklore) ; *O momento litterario* (critique) ; *Frivola City* (chroniques) ; *A bella Madame Vargas* (théâtre) ; *Era uma vez* (contes), etc...

GUSTAVO BARROSO

Né au Ceará. Membre de l'Académie Brésilienne. A publié de nombreux volumes, parmi lesquels des recueils de folklore comme : *Terra de Sol*, *Atravez dos folklores* ; des livres de contes comme : *Praias e Varzeas*, *Casa de Maribondos*, *Mula sem cabeça*, et des essais comme : *Tradições Militares* ; des études historiques comme : *Historia Militar do Brasil* et *Historia Secreta do Brasil*.

COELHO NETTO

Né en 1864 au Maranhão, mort à Rio en 1934. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque : *A Capital Federal*, *O Paraíso*, *A Conquista* (romans) ; *O Rei Negro* (roman traduit en français par Philéas Lebesgue) ; *Rhapsodias* (contes) ; *Romanceiro* (contes) ; *Bilhetes Postaes* (chroniques) ; *Pastoral* (théâtre) ; *Fogo de Vista* (théâtre) ; *Falando...* (discours), et un *Compendio de litteratura brasileira*.

HUMBERTO DE CAMPOS

Né en 1866 au Maranhão et mort en 1934. Membre de l'Académie Brésilienne ; il a publié de nombreux ouvrages, des poèmes, des contes, des volumes de critique, des essais comme *Anthologia da Academia Brasileira de Letras* ; *O Conceito da Imagem na Poesia brasileira*, et une auto-biographie : *Memorias*.

AFFONSO CELSO (comte de)

Né à Minas Geraes et mort à Rio en 1938. Membre

fondateur de l'Académie Brésilienne. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, on remarque : *Preludios* (poésie) ; *Telas Sonantes* (poésie) ; *Rimas de Outr'ora* (poésie) ; *Lupe* (roman) ; *Vultos e Factos* (histoire) ; *Porque me ufano do meu paiz* (essai, traduit en français, en italien et en allemand), et ses « *Discours parlementaires* ».

VIRIATO CORRÊA

Né au Maranhão. Membre de l'Académie Brésilienne. Parmi les livres qu'il a publiés, on doit citer surtout : *Balaiada* (roman historique) ; *Brasil des meus avós* (chroniques) ; *Minarettes* (contes) ; *Contos da Historia do Brasil* (contes historiques) ; *Marquesa de Santos* (comédie historique).

RIBEIRO COUTO

Né à São-Paulo. Membre de l'Académie Brésilienne. Auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels : *O jardim das confidencias* (poésie) ; *Noroeste e outros poemas do Brasil* (poésie) ; *Baianinha e outras mulheres* (contes) ; *Cabocla* (roman) ; *Chão de França* (voyages). En français : *Enfance* (Cahiers du Sud), trad. de Jean Duriau ; *Nuit tropicale* (Sorlot), trad. de Jean Duriau.

LEVI CARNEIRO

Né dans l'Etat de Rio de Janeiro. Membre de l'Académie Brésilienne. Auteur de plusieurs ouvrages, notamment : *Judiciario Federal* (jurisprudence) ; *A nova legislação da Infancia* (jurisprudence) et *Pela Nova Constituição*.

VICENTE DE CARVALHO

Né à São-Paulo en 1866 et mort à São-Paulo en 1924. Membre de l'Académie Brésilienne. Auteur de plusieurs ouvrages parmi lesquels : *Poemas e Canções* (poésie) ; *Luizinha* (théâtre) ; *Paginas Soltas* (poésie et prose), et *Rosa, rosa de amor* (poèmes).

LUIZ GUIMARÃES FILHO

Né à Rio de Janeiro. Membre de l'Académie Brési-

lienne. Parmi ses œuvres, on remarque : *Idílios chinezes* (poèmes) ; *Pedras preciosas* (poèmes traduits en italien) ; *Samurais e Mandarins* (voyages) ; *Santa Therezinha* (poésies) ; *Hollande* (voyages), et *Fra Angelico* (essai).

ALCEU AMOROSO LIMA

(Pseudonyme : TRISTÃO DE ATHAYDE)

Né à Rio. Membre de l'Académie Brésilienne. Auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Afonso Arinos* (biographie) ; *Preparação à Sociologia* (essai sociologique) ; *Economica Pre-Politica* (essai) ; *Estudos* (essais critiques) ; *Pela Ação Católica* (essai).

MUCIO LEÃO

Né à Recife, Etat de Pernambouc. Membre de l'Académie Brésilienne. Auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels un volume de poèmes : *Tesouros reconditos* ; des contes comme : *Premio de Pureza* ; des essais critiques comme : *Ensaíos contemporaneos* et *João Ribeiro* et des romans comme : *No fim do caminho* et *Castigada*.

BARBOSA LIMA SOBRINHO

Né à Pernambouc. Membre de l'Académie Brésilienne. Principaux ouvrages : *O problema da imprensa* (essai) ; *Pernambuco e o São Francisco* (essai) ; *A ação da imprensa na Constituição* (essai) ; *O vendedor de discursos* (contes).

ALCIDES MAIA

Né à Rio Grande do Sul. Membre de l'Académie Brésilienne. Ouvrages principaux : *Pelo Futuro* (essais) ; *O Rio Grande Independente* (histoire) ; *Ruínas Vivas* (contes) ; *Tapera* (contes) ; *Machado de Assis* (essais) ; *Alma Barbara* (contes), et *Romantismo e Naturalismo* (essai).

ALCANTARA MACHADO

Né à São-Paulo. Membre de l'Académie Brésilienne. A publié de nombreux ouvrages parmi lesquels : *Vida e morte do Bandeirante* (roman) ; *O hipnotismo* (essai) ;

Suicidios na capital de São Paulo (étude), et *Honorarios medicos* (étude).

XAVIER MARQUES

Né à Bahia. De l'Académie Brésilienne. A publié plusieurs ouvrages, notamment, des contes : *Insulares* ; un essai sur le style : *A arte de escrever* ; des essais : *Dois philosophos brasileiros* et *Ensaio historico sobre a Independencia*, et des romans : *Joana et Joel*, *O sargento Pedro* et *As voltas da estrada*.

RODRIGO OCTAVIO

Né à São-Paulo. Membre fondateur de l'Académie Brésilienne. Parmi ses ouvrages citons des poèmes comme : *Pampanos* ; des nouvelles comme : *Aristo* ; des romans comme : *Felisberto Caldeira* ; des pièces de théâtre comme : *Sonhos funestos* ; des livres d'histoire comme : *A balaiada* et *A Constituição de 1823* ; ainsi que des ouvrages divers comme : *Viagem ao Peru* ; *Elementos de Direito Publico e Constitucional Brasileiro* ; *Diccionario de Direito Internacional Privado* et une étude en français : *Les Sauvages américains devant le Droit*.

OSWALDO ORICO

Né au Pará. Membre de l'Académie Brésilienne. A publié de très nombreux ouvrages, parmi lesquels on peut citer : *Dansa dos pirlampos* (poésie) ; *O idealismo na bandeira brasileira* (essai) ; *O melhor meio de disseminar o ensino primario, no Brasil* (pédagogie) ; *Vida de José de Alencar* (biographie) ; *Mitos amerindios* (folklore) ; *O demonio da Regencia*, etc...

ROQUETTE PINTO

Né à Rio de Janeiro. Membre de l'Académie Brésilienne. A publié plusieurs ouvrages dont des études, comme : *O exercicio da medicina entre os indigenas da America* ; des études ethnographiques comme : *Rondonia* ; des essais comme : *Guia de anthropologia*, *Contribution à*

l'anatomie des races humaines, Seixos rolados ; et des contes comme : *Samambaia*.

JOÃO RIBEIRO

Né en 1860 à Sergipe et mort en 1934 à Rio. Membre de l'Académie Brésilienne. Dans son œuvre très volumineuse, on cite : *Poesias* ; *Estudos Filologicos* ; *Morfologia e colocação de pronomes* ; *Gramatica portugueza* ; *Diccionario Gramatical* ; *A Instrução Publica* ; *Historia do Brasil* ; *Paginas Escolhidas* (anthologie) ; *Historia Universal* ; *A lingua nacional* (philologie) ; *Goethe*, etc...

CLAUDIO DE SOUZA

Né à São-Paulo en 1876. Membre de l'Académie Brésilienne et actuellement son Président. Auteur de cinquante-trois ouvrages, dont les plus remarquables sont : *Flores de Sombra* (théâtre) ; *As Mulheres Fataes* (roman, traduit en français, Editions Fort, Paris, et en espagnol, Editions Tor, Buenos-Aires) ; *De Paris a o Oriente* (voyage) ; *Nosso primeiro comediografo* (essai) ; *Os Infelizes* (roman), et *Três Novelas* (nouvelles) ; *Les Oiseaux de proie*, comédie jouée par la Troupe du théâtre de l'Athénée, de Paris, Troupe Rozenberg ; *Eu arranjo tudo*, comédie jouée à Rio, à Buenos-Aires et au Portugal ; *Pater !* (roman traduit en espagnol par Manuel Galvez), etc...

PAULO SETUBAL

Né à São-Paulo en 1893 et mort dans la même ville en 1937. Membre de l'Académie Brésilienne. Auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels : *Alma Cabocla* (vers) ; *O Principe de Nassau* (roman historique) ; *Marqueza de Santos* (roman historique) ; *O ouro de Cuyabá* (roman historique).

ADELMAR TAVARES

Né à Recife (Pernambouc). Membre de l'Académie Brésilienne. Parmi ses ouvrages, on peut citer les volumes de vers : *Luz dos meus olhos* ; *Noite cheia de estrelas* ;

O Caminho enluarado ; un recueil de contes : *A linda mentira*, et un essai : *A luz do altar*.

CELSO VIEIRA

Né à Pernambouc. Membre de l'Académie Brésilienne. Auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Endimião* (dialogue et aspect) ; *Anchieta* (essai historique) ; *Para as lindas mãos* (contes et portraits) ; *Varnhagen* (biographie) ; *Aspectos do Brasil* et *O Semeador* (études et chroniques), et *Defesa Social* (études juridiques).

TABLE DES MATIERES

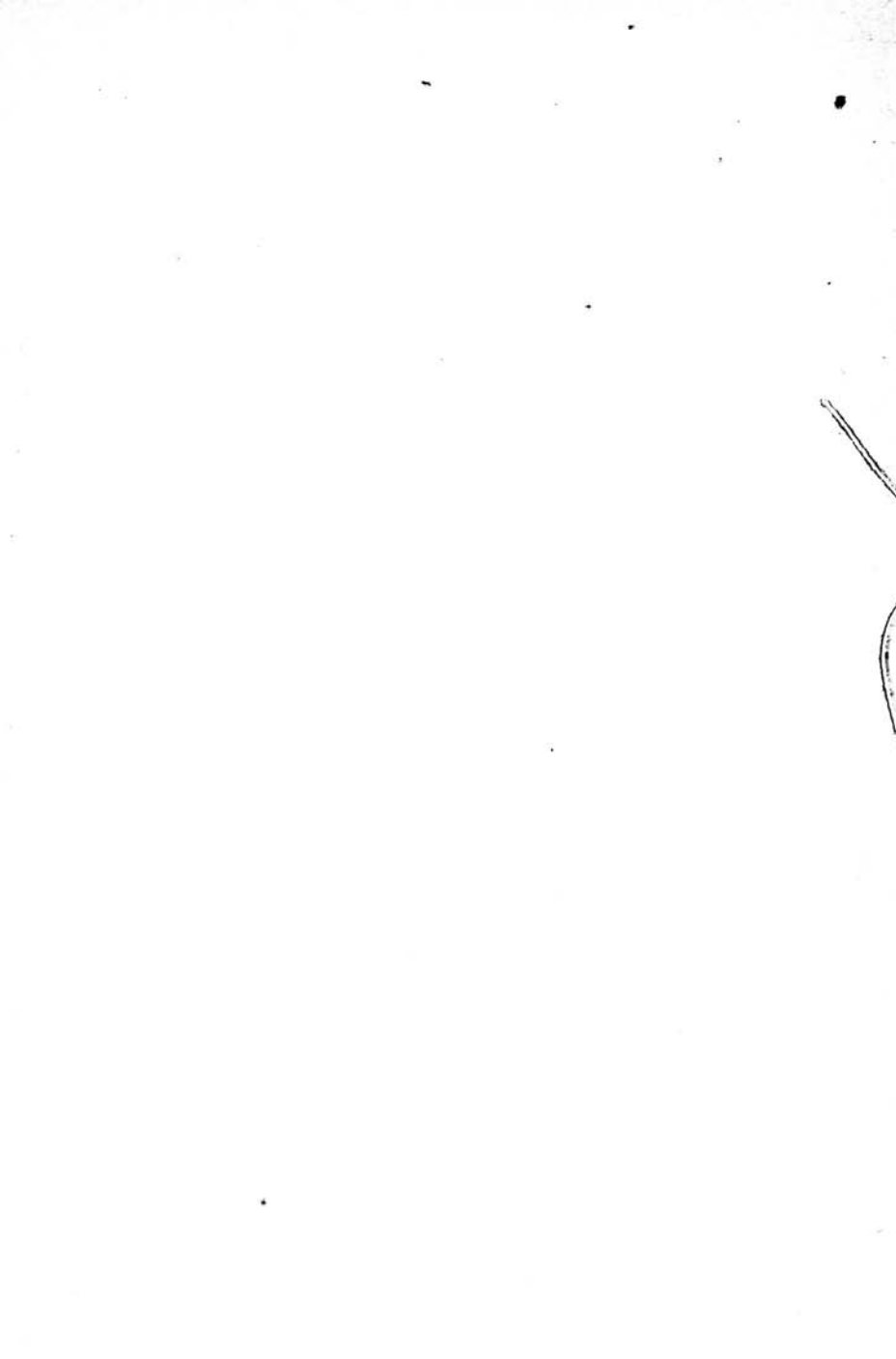
PRÉFACE	7
Machado de Assis : <i>Un Apologue</i>	9
Aluisio Azevedo : <i>Hérédité</i>	12
Carlos Magalhães de Azeredo : <i>Page Relue</i>	20
Julia Lapos de Almeida : <i>Le Lot 587</i>	30
Antonio Austregesilo : <i>La folie de Dona Flor</i>	36
Medeiros e Albuquerque : <i>La Fleur séchée</i>	41
Olavo Bilac : <i>Le Crime</i>	51
Paulo Barreto : <i>L'Homme à la tête de carton</i>	60
Gustavo Barroso : <i>Les Norvégiens de Sabiaguaba</i>	68
Coelho Netto : <i>Firmo le Bouvier</i>	74
Humberto de Campos : <i>Catimbáu</i>	81
Comte Affonso Celso : <i>Captain Smart</i>	88
Viriato Corrêa : <i>Le Piège</i>	92
Ribeiro Couto : <i>Le Bloc des Joyeux Papillons</i>	97
Levi Carneiro : <i>Silhouette d'un chien errant</i>	110
Vicente de Carvalho : <i>Autour du feu</i>	113
Luiz Guimarães Filho : <i>Les Moulins</i>	123
Alceu Amoroso Lima : <i>Monsieur Archange ou le Paradis perdu</i>	127
Mucio Leão : <i>Le Vœu inutile</i>	139
Barbosa Lima Sobrinho : <i>Aventures d'un bouquet de fleurs un jour de Révolution</i>	156
Alcides Maia : <i>Cibles</i>	161

226 ANTHOLOGIE DE QUELQUES CONTEURS BRÉSILIENS

Alcantara Machado : <i>Le retour des Rois Mages</i>	170
Xavier Marques : <i>La vie de l'Homme</i>	173
Rodrigo Octavio : <i>Le vieux Gongo</i>	176
Oswaldo Orico : <i>L'Oiseau talisman</i>	185
Roquette Pinto : <i>La Pirogue</i>	191
João Ribeiro : <i>Saint Boemond</i>	196
Claudio de Souza : <i>Douleur sereine</i>	203
Paulo Setubal : <i>Dénouement sanglant</i>	206
Adelmar Tavares : <i>Le joli mensonge</i>	210
Celso Vieira : <i>Marabã</i>	213
BIBLIOGRAPHIE	217

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 31 DÉCEMBRE
MIL NEUF CENT TRENTE-HUIT SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE CHASSAING,
A NEVERS ET A PARIS, 5, RUE SAINTE-BEUVE.

PRINTED IN FRANCE



CHE VOTRE LIBRAIRE

ANTHOLOGIE DES POÈTES FRANÇAIS CONTEMPORAINS

Cet important ouvrage de plus de 450 p. comprend :
La biographie — La bibliographie — Des poèmes de
Apollinaire — Arco — Arland — Bachelard —
Bremond (Aloysius) — Biron — Carco — Gau-
diars — Giameli — Hocquart — Gros — Derème —
Divoire — Drieu la Rochelle — Duhamel —
Durtain — Fargue — Gahary — Gérard — Ger-
main — Gide — Giraudoux — Goll — Jacob —
Jammes — Jarry — Jonve — Latourne — Lar-
baud — Lautréamont — Level — Lubeck — Mac
Orlan — Mésidoré — Mallarmé — Mauriac —
Milosz — Montesquieu — Montherlant — Mo-
rand — Nerval — Nouveau — Péguy — Palle-
rin — Proust — Radiguet — Reverdy — Rié-
mont-Dessaignes — Rimbaud — Spire — Super-
vielle — Toulet — Tzara — Valéry — Verhaeren.
35^e édition — 90 fr.

ANTHOLOGIE DES PROSETEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

Cet important volume de 400 pages comprend :
La biographie — La bibliographie — Des pages
— inédites de
Jean Richard Bloch — Blaise Cendrars — Joseph
Deitel — Pierre Drieu la Rochelle — Georges
Duhamel — Léon-Paul Fargue — André Gide —
Jean Giraudoux — Panait Istrati — Max Jacob —
Joseph Jolimon — Marcel Jouhandeau — Va-
lery Larbaud — Pierre Mac Orlan — Henry de
Montherlant — Paul Morand — Jean Paulhan —
Marcel Proust — J.-F. Ramuz — Georges Rié-
mont-Dessaignes — Jules Romains — Ray-
mond Roussel — André Salmon — Philippe
Soupault — Paul Valéry.

(Épuisé) Nouvelle édition complétée par les
grands prosateurs d'aujourd'hui en réimpression.

ANTHOLOGIE DES PHILOSOPHES FRANÇAIS CONTEMPORAINS

Cet important ouvrage, unique en son genre,
donne en 550 pages :

La biographie — La bibliographie — Des textes de
Joseph Baruzi — Henri Bergson — Maurice
Blondel — Léon Brunschvicg — René Dama-
s — Georges Dumas — Emile Durkheim — Ed-
mond Goblot — Octave Hamelin — Pierre Jan-
et — Paul Langevin — Lucien Lévy-Bruhl — Al-
fred Loisy — Jacques Maritain — Charles Mau-
ras — Emile Meyerson — Eugène Minkowski —
Henri Poincaré — Georges Politzer — Louis
Rougier — Georges Sorel — Jean Wahl.

et constitue, en même temps qu'une anthologie, un
véritable *Manuel* de philosophie contemporaine. 90 fr.

ANTHOLOGIE DES ESSAYISTES FRANÇAIS CONTEMPORAINS

Volume de 550 pages comprenant :

La biographie — La bibliographie — Des études de
Alain — Marcel Arland — Jacques Bathyille —
Julien Benda — Emmanuel Beal — André Cham-
son — Benjamin Crémieux — Fernand Divoire —
Pierre Drieu la Rochelle — Bernard Fay —
André Gide — Jean Guhenno — Edmond Ja-
loux — René Lalou — Valéry Larbaud —
Maxime Leroy — Gabriel Marcel — Maurice
Martin du Gard — Henri Massis — André Mau-
rois — Henry de Montherlant — Jean Paulhan —
Léon Pierre-Quint — Jean Prévost — Ramon
Fernandez — Jacques Rivière — Lucien Romier —
André Siegfried — Paul Souday — André
Spaëz — André Thérive — Albert Thibaudet —
Paul Valéry — Jean Vichard.

(Nouvelle édition augmentée) : 90 francs.

ÉDITIONS DU SACRÉTAIRE

